

MEMNON
HISTOIRE
ORIENTALE.

MEMOR
HISTORIC
ORIGIN



H. Southwell
MEMNON

HISTOIRE
ORIENTALE.



A LONDRES,
POUR LA COMPAGNIE,
MDCCXLVII



A. L. O. W. D. R. S.

TOUR LA COMPAGNIE

M. D. C. X. V. I. I.

M E M N O N

foiblesse des hommes : on étoit étonné de voir qu'avec beaucoup d'esprit , il n'insultoit jamais par des railleries , à ces propos si vagues si rompus si tumultueux , à ces médifances téméraires , à ces décisions ignorantes , à ces turlupinades grossières , à ce vain bruit de paroles qu'on apelloit conversation dans Babylone.

Il avoit appris dans le premier Livre de Zoroastre que l'amour propre est un Ballon gonflé de vent dont il sort des tempêtes quand on lui a fait une piquure. Memnon sur-tout ne se vançoit pas de mépriser les femmes & de les subjuguier : il étoit généreux , il ne craignoit point d'obliger des ingrats

grats suivant ce grand précepte de Zoroastre ; *quand tu manges, donnes à manger aux chiens , dussent-ils te mordre.*

Il étoit aussi sage qu'on peut l'être ; car il cherchoit à vivre avec des sages , instruits dans les sciences des anciens Caldéens ; il n'ignoroit pas les principes physiques de la Nature tels qu'on les connoissoit alors , & savoit de la Métaphysique ce qu'on en a su dans tous les âges , c'est-à-dire , fort peu de chose. Il étoit fermement persuadé que l'année étoit de trois cent soixante & cinq jours & demi malgré la nouvelle philosophie de son tems ; & que le Soleil étoit au centre du monde Planétaire ; & quand

4 MEMNON

les principaux Mages lui disoient avec une hauteur insultante qu'il avoit de mauvais Sentimens, & que c'étoit être ennemi de l'Etat que de croire que le soleil tournoit & que l'année avoit douze mois, il se faisoit sans colere & sans dédain.

Memnon avec de grandes richesses, & par conséquent avec des amis, ayant de la santé, une figure aimable, un esprit juste & modéré, un cœur sincere & noble, crut qu'il pouvoit être heureux. Il devoit se marier à Sémire que sa beauté, sa naissance & sa fortune rendoient le premier parti de Babylone. Il avoit pour elle un attachement solide & vertueux : & Sémire l'aimoit avec passion; ils touchoient au mo-
ment

HISTOIRE ORIENTALE. S

ment fortuné qui alloit les unir , lorsque se promenant ensemble à une porte de Babylone sous les palmiers qui ornoient le rivage de l'Euphrate , ils virent venir à eux des hommes armés de sabres & de flèches. C'étoit les Satellites du jeune Orcan neveu d'un Ministre , à qui les Courtisans de son Oncle avoient fait accroire que tout lui étoit permis. Il n'avoit aucune des graces ni des vertus de Memnon , mais croyant valoir beaucoup mieux , il étoit desespéré de n'être pas préféré. Cette jalousie qui ne venoit que de sa vanité lui fit penser qu'il aimoit éperdûment Sémi-re : il vouloit l'enlever ; les Ravis-seurs la saisirent & dans l'emporte-

ment de leur violence ils la blessèrent, & firent couler le sang d'une personne dont la vue auroit attendri les tigres. Elle perçoit le Ciel de ses plaintes; elle s'écrioit, mon cher Epoux, on m'arrache à ce que j'adore: elle n'étoit point occupée de son danger: elle ne pensoit qu'à son cher Memnon: celui-ci dans le même tems la défendoit avec toute la force que donnent la valeur & l'amour. Aidé seulement de deux Esclaves il mit les ravisseurs en fuite & ramena chez elle Sémire évanouie & sanglante qui en ouvrant les yeux vit son Libérateur. Elle lui dit, o Memnon, je vous aimois comme mon Epoux, à présent je vous aime comme celui à qui
je

HISTOIRE ORIENTALE. 7

je dois l'honneur & la vie. Jamais il n'y eut un cœur plus pénétré. que celui de Sémire. Jamais Bouche plus ravissante n'exprima des sentimens plus touchans par ces paroles de feu qu'inspiroient le sentiment du plus grand des bienfaits & le transport le plus tendre de l'amour le plus légitime. Sa blessure étoit légère, elle guérit bientôt. Memnon étoit blessé plus dangereusement: un coup de flèche reçu près de l'oeil lui avoit fait une plaie profonde. Sémire ne demandoit aux Dieux que la guérison de son amant. Ses yeux étoient nuit & jour baignés de larmes. Elle attendoit le moment où ceux de Memnon pourroient jouir de ses re-

gards ; Mais un abcès survenu à l'oeil blessé fit tout craindre. On envoya jusqu'à Memphis chercher le grand Médecin Hermes qui vint avec un nombreux cortège. Il visita le malade & déclara qu'il perdrait l'oeil. Il prédit le jour & l'heure où ce funeste accident devoit arriver ; si c'eût été l'oeil droit, dit-il , je l'aurois guéri , mais les plaies de l'oeil gauche sont incurables. Tout Babylone en plaignant la destinée de Memnon admira la profondeur de la Science d'Hermes ; deux jours après l'abcès perça de lui même , Memnon fut parfaitement guéri. Hermes écrivit contre lui un livre , où il lui prouva qu'il n'avoit pas dû guérir.

Mem-

HISTOIRE ORIENTALE 9

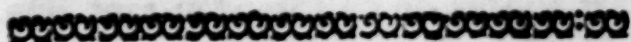
Memnon ne le lut point , mais dès qu'il put sortir il se prépara à rendre visite à celle qui faisoit l'espérance du bonheur de sa vie , & pour qui seule il vouloit avoir des yeux. Sémire étoit à la campagne depuis deux ou trois jours , il apprit en chemin que cette belle Dame , ayant déclaré hautement qu'elle avoit une aversion insurmontable pour les borgnes , venoit de se marier à Orcan la nuit même.

A cette nouvelle il tomba sans connoissance. Sa douleur le mit au bord du tombeau, Il fut longtemps malade, mais enfin la raison l'emporta sur son affliction , & l'atrocité de ce qu'il éprouvoit servit même à le consoler; puisque j'ai

essuyé, dit-il, un si cruel caprice d'une fille élevée à la Cour, 'il faut que j'épouse une Citoyenne. Il choisit Azora la plus sage & la mieux née de la Ville. Il l'épousa & vécut un mois avec elle dans les douceurs de l'union la plus tendre. Seulement il remarquoit en elle un peu de légèreté & beaucoup de penchant à trouver toujours que les jeunes gens les mieux faits étoient ceux qui avoient le plus d'esprit & de vertu.



CHA-



CHAPITRE II.

UN jour Azora revint d'une promenade toute en colere & faisant de grandes exclamations. Qu'avez vous , lui dit-il, ma chere Azora! qui vous peut mettre ainsi hors de vous même? Hélas! dit-elle , vous seriez indigné comme moi si vous aviez vu le Spectacle dont je viens d'être témoin. J'ai été consoler la jeune veuve Corrou qui vient d'élever depuis deux jours un tombeau à son jeune Epoux auprès du ruisseau qui borde cette prairie. Elle a promis aux Dieux dans sa douleur de demeurer

rer auprès de ce tombeau tant que l'eau de ce ruisseau couleroit. Eh bien, dit Memnon, voilà une femme estimable qui aimoit véritablement son mari ! Ah, reprit Azora, Si vous saviez à quoi elle s'occupoit quand je lui ai rendu visite ! A quoi donc, belle Azora ? Elle faisoit détourner le ruisseau : Azora se répandit en des investives si longues, éclata en reproches si violents contre la jeune veuve, que ce faste de vertu ne plut pas à Memnon.

Il avoit un ami nommé Cador qui étoit un de ces jeunes gens à qui sa femme trouvoit plus de probité & de mérite qu'aux autres ; il le mit dans sa Confiance & s'as-
fura

HISTOIRE ORIENTALE. 13

fura autant qu'il le pouvoit de sa fidélité par un présent considérable ; Azora ayant passé deux jours chez une de ses amies à la Campagne revint le troisieme jour à la maison. Des Domestiques en pleurs lui annonçerent que son mari étoit mort subitement la nuit même ; qu'on n'avoit pas osé lui porter cette funeste nouvelle, & qu'on venoit d'ensevelir Memnon dans le tombeau de ses peres au bout du jardin. Elle s'arracha les cheveux, & jura de mourrir ; le soir Cador lui demanda la permission de lui parler & ils pleurerent tous deux : le lendemain ils pleurerent moins, & dînerent ensemble ; Cador lui confia que son ami
lui

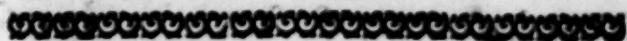
lui avoit laissé la plus grande partie de son bien , & lui fit entendre qu'il mettroit son bonheur à partager sa fortune avec elle. La Dame pleura , se fâcha , s'adoucit. Le soupé fut plus long que le diné : on se parla avec plus de confiance : Azora fit l'éloge du défunt ; mais elle avoua qu'il avoit des défauts dont Cador étoit exempt. Au milieu du soupé Cador se plaignit d'un mal de rate violent ; la Dame inquiète & empressée fit apporter toutes les essences dont elle se parfumoit , pour essayer s'il n'y en avoit pas quelqueune qui fût bonne pour le mal de rate. Elle regretta beaucoup que le grand Hermes ne fût pas en-

HISTOIRE ORIENTALE. 13

encore à Babylone ; elle daigna même toucher le côté où Cador sentoît de si vives douleurs. Etes-vous sujet à cette cruelle maladie, lui dit-elle, avec compassion ? elle me met quelquefois au bord du tombeau, lui répondit Cador, & il n'y a qu'un seul remede qui puisse me soulager ; c'est de m'appliquer sur le côté le nez d'un homme qui soit mort la veille. Voilà un étrange remede , dit Azora : pas plus étrange répondit Cador, que les *sachets de Mr. Arnoult pour l'Apoplexie*. Cette raison jointe à l'extrême mérite du jeune homme déterminèrent enfin la Dame. Après tout , dit-elle , quand mon mari passera du monde d'hier dans le

le monde du lendemain sur le Pont Tchivar, l'Ange Asrael lui accordera-t-il moins le passage par ce que son nez sera un peu moins long dans la seconde vie que dans la première? Elle alla au tombeau de son époux, l'arrosa de ses larmes & s'aprocha pour couper le nez à Memnon qu'elle trouva étendu dans la tombe. Memnon se relève en tenant son nez d'une main & arrêtant le rasoir de l'autre; Madame lui dit-il, ne criez plus tant contre la jeune Cofrou, le projet de me couper le nez vaut bien celui de détourner un ruisseau.

CHA-



CHAPITRE III.

MEmnon éprouva que le premier mois du mariage, comme dit un Sage, est la Lune du Miel, & que le second est la Lune de l'Absinthe. Il fut quelque tems après obligé de répudier Azora qui étoit devenue trop difficile à vivre, & il chercha son bonheur dans l'étude de la Nature. Rien n'est plus heureux, disoit-il, qu'un Philosophe qui lit dans ce grand Livre que Dieu a mis sous nos yeux. Les Vérités qu'il découvre sont à lui: il nourrit & il élève son ame: il vit tranquille; il ne craint rien

B

des

des hommes; & sa tendre épouse ne vient point lui couper le nez.

Plein de ces idées il se retira dans une maison de Campagne sur les bords de l'Euphrate; là il ne s'occupoit pas à calculer inutilement combien de pouces d'eau couloient sous les arches d'un Pont, ou s'il tomboit une ligne cube de pluie dans le mois de la souris plus que dans le mois du mouton, il n'imaginoit point de faire de la soie avec des toilles d'araignées, ni de la porcelaine avec des bouteilles cassées. Mais il étudia surtout la propriété des animaux & des plantes, & il acquit bientôt une sagacité qui lui découvroit mille différences où les autres

HISTOIRE ORIENTALE. 19

tres hommes ne voient rien que d'uniforme.

Un jour se promenant auprès d'un petit Bois, il vit courir à lui un Eunuque de la Reine suivi de plusieurs officiers qui paroissoient dans la plus grande inquiétude, & qui courroient çà & là, comme des hommes égarés qui cherchent ce qu'ils ont perdu de plus précieux. Jeune homme, lui dit le premier Ennuque, n'avez vous point vu le Chien de la Reine? Memnon répondit modestement c'est une Chienne & non pas un Chien. Vous avez raison, reprit le premier Eunuque. C'est une Espagneule tres petite, ajouta Memnon, elle a fait depuis peu des

Chiens, elle boite du pié gauche de devant, & elle a les oreilles tres longues. Vous l'avez donc vue, reprit le premier Eunuque tout essouflé? Non, répondit Memnon, je ne l'ai jamais vue, & je n'ai jamais su si la Reine avoit une Chienne.

Précisément dans le même tems par une bizarrerie ordinaire de la fortune, le plus beau Cheval de l'écurie du Roi s'étoit échapé des mains d'un Palfrenier dans les Plaines de Babylone. Le grand Veneur & tous les Officiers courroient après avec autant d'inquiétude que le premier Eunuque après sa Chienne. Le grand Veneur s'adressa à Memnon & lui demanda s'il n'avoit

HISTOIRE ORIENTALE. 21

voit point vu passer le Cheval du Roi ; c'est répondit Memnon le Cheval du monde qui galope le mieux ; il a cinq piés de haut , le sabot fort petit ; il porte une queue de trois piés & demi de long ; les bossettes de son mors sont d'or à vingt trois carats ; ses fers sont d'argent à onze deniers. Quel chemin a-t-il pris ? où est-il , demanda le grand Veneur ? Je ne l'ai point vu , répondit Memnon , & je n'en ai jamais entendu parler. Le grand Veneur & le premier Eunouque ne douterent pas que Memnon n'eût volé le Cheval du Roi & la Chienne de la Reine , ils le firent conduire devant l'Assemblée du grand Desturham , qui

le condamna au Knout & à passer le reste de ses jours en Sibérie. A peine ce jugement fut-il rendu qu'on retrouva le Cheval & la Chienne. Les Juges furent dans la douloureuse nécessité de réformer leur arrêt, mais ils condamnèrent Memnon à payer quatre cent onces d'or pour avoir dit qu'il n'avoit point vu ce qu'il avoit vu ; il fallut d'abord payer cette amende ; après quoi il fut permis à Memnon de plaider sa cause ; il parla ainsi au Conseil du Grand Desturham. Etoiles de Justice, abîmes de Sciences, Miroirs de Vérité, qui avez la pesanteur du plomb, la dureté du fer, l'éclat du diamant & beaucoup d'affi-

fini-

finité avec l'or , puisqu'il m'est
 permis de parler devant cette au-
 guste Assemblée, je vous jure par
 Orosmade que je n'ai jamais vu la
 Chienne respectable de la Reine,
 ni le Cheval sacré du Roi des
 Rois. Voici ce qui m'est arrivé ;
 je me promenois vers le petit Bois
 où j'ai rencontré depuis le vénéra-
 ble Eunuque & le tres Illustre
 grand Veneur ; j'ai vu sur le sable
 les traces d'un animal, & j'ai ju-
 gé aisément que c'étoit celles d'un
 petit Chien : des sillons legers &
 longs imprimés sur de petites é-
 minences entre les traces des pat-
 tes m'ont fait connoître que c'é-
 toit une Chienne dont les mamel-
 les étoient pendantes , & qu'ainsi

elle avoit fait des petits il y a peu de jours ; d'autres traces en un sens différent qui paroissoient avoir toujours rasé la surface du sable à côté des pattes de devant , m'ont appris qu'elle avoit les Oreilles tres longues , & comme j'ai remarqué que le sable étoit toujours moins creusé par une patte que par les trois autres , j'ai compris que la Chienne de notre auguste Reine étoit un peu boiteuse , si je l'ose dire.

A l'égard du Cheval du Roi des Rois vous saurez qu'en me promenant dans les routes de ce bois j'ai apperçu les marques des fers d'un cheval : elles étoient toutes à égales distances. Voilà , ai-je dit ,

HISTOIRE ORIENTALE. 25

dit , un Cheval qui a un galop parfait. Dans une route tres étroite d'arbres la pouffiere étoit un peu élevée à droite & à gauche , à un pié & trois quarts du milieu de la route : ce Cheval , ai-je dit , a une queue de trois piés & demi , qui par ses mouvemens de droite & de gauche a balayé cette pouffiere. J'ai vu sous les arbres qui formoient un Berceau de cinq piés de haut , les feuilles des branches nouvellement tombées ; & j'ai connu que ce Cheval les avoit fait tomber en courant , & qu'ainfi il avoit cinq piés de haut. Quant à son mors il doit être d'or à vingt trois carats , car il en a froté les poffettes contre une pierre que j'ai

reconnue être une pierre de touche, & dont j'ai fait l'essai. J'ai jugé enfin par les marques que ces fers ont imprimées sur des cailloux d'une autre espèce qu'il étoit ferré d'argent à onze deniers de fin.

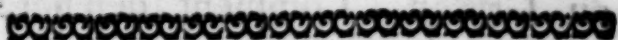
Tous les Juges admirèrent le profond & subtil discernement de Memnon. La nouvelle en vint jusqu'au Roi, & à la Reine; on ne parloit que de Memnon dans les Antichambres, dans la Chambre, & dans le Cabinet; & quoique plusieurs Mages opinassent qu'on devoit le brûler comme Sorcier, le Roi ordonna qu'on lui rendît l'amende des quatre cent onces d'or, à laquelle il avoit été con-

condamné. Le Greffier, les Huis-
siers, les Procureurs vinrent chez
lui en grand apareil lui rendre ses
quatre cent onces, ils en retire-
rent seulement trois cent quatre
vingt dix huit pour les frais de
justice ; & leurs Valets deman-
derent des Honoraires. Mem-
non vit combien il étoit dange-
reux quelquefois d'être trop Sa-
vant, & se promit bien à la pre-
miere occasion de ne point dire
ce qu'il avoit vu.

Cette occasion se trouva bientôt.
Un prisonnier d'Etat s'échapa, il
passa sous les fenêtres de sa mai-
son. On interrogea Memnon : il
ne répondit rien, mais on lui
prouva qu'il avoit regardé par la
fenê-

fenêtre; il fut condamné pour ce crime à cinq cent onces d'or; & il remercia ses juges de leur Indulgence selon la coutume de Baby-lone. Grand Dieu, dit-il en lui-même, qu'on est à plaindre quand on se promene dans un bois où la Chienne de la Reine & le Cheval du Roi ont passé! Qu'il est dangereux de se mettre à la fenêtre! & qu'il est difficile d'être heureux dans cette vie!





CHAPITRE IV.

MEmnon, voulut se consoler par la Philosophie & par l'amitié, des maux que lui avoit faits la Fortune. Il avoit dans un faubourg de Babylone une maison ornée avec goût, où il rassembloit tous les arts & tous les plaisirs dignes d'un honnête homme. Le matin sa Bibliothèque étoit ouverte à tous les Savans. Le soir sa table l'étoit à la bonne Compagnie; mais il connut bientôt combien les savans sont dangereux, il s'éleva une grande dispute sur une loi de Zoroastre qui défendoit de manger
du

du Griffon. Comment défendre le Griffon, disoient les uns, si cet animal n'existe pas ? Il faut bien qu'il existe, disoient les autres, puisque Zoroastre ne veut pas qu'on en mange. Memnon voulut les accorder en leur disant *s'il y a des Griffons n'en mangeons point, s'il n'y en a point, nous en mangerons encore moins, & parlà nous obéirens tous à Zoroastre.*

Un savant qui avoit composé treize Volumes sur les propriétés du Griffon, lui fit une affaire très sérieuse dont il ne se tira que par le crédit d'un Mage qui étoit frere de son ami Cador.

De ce jour, il préféra la bonne Compagnie aux savans. Il ras-
sem-

sembloit chez lui les plus honnêtes gens de Babylone & les Dames les plus aimables, il donnoit des Soupers délicats souvent précédés de Concerts, & animés par des conversations charmantes dont il avoit su bannir l'empressement de montrer de l'esprit qui est la plus sûre maniere de n'en point avoir, & de gâter la société la plus brillante; ni le choix de ses amis, ni celui des mets n'étoit fait par la Vanité; car en tout il préféreroit l'être au paroître; & par là il s'attiroit la considération véritable à laquelle il ne prétendoit pas.

Vis à vis sa maison demouroit Arimaze personnage rempli d'Orgueil, qui n'ayant pu réussir dans
le

le monde s'en vengeoit par en mé-
dire. Tout riche qu'il étoit il avoit
de la peine à rassembler chez lui des
Flateurs ; le bruit des chars qui en-
troient le soir chez Memnon l'im-
portunoit ; le bruit de ses Louanges
l'irritoit davantage. Il alloit quelque-
fois chez Memnon & se mettoit à
table sans être prié ; il y corrom-
poit toute la joie de la société,
comme on dit que les harpies in-
fectent les viandes qu'elles tou-
chent. Il lui arriva un jour de
vouloir donner une fête à une Da-
me qui au lieu de la recevoir alla
souper chez Memnon. Un autre
jour causant avec lui dans le Pa-
lais ils aborderent un Ministre qui
pria Memnon à souper , & ne
pria

pria point Arimaze: les plus implacables haines n'ont pas souvent des fondemens plus importans. Cet homme qu'on appelloit *l'Envieux* dans Babylone, voulut perdre Memnon par ce qu'on l'appelloit *l'Heureux*. L'occasion de faire du mal se trouve cent fois par jour, & celle de faire du bien une fois dans l'année comme dit Zoroastre; L'Envieux alla chez Memnon qui se promenoit dans ses jardins avec deux amis & une Dame, à laquelle il disoit souvent des choses galantes sans autre intention que celle de les dire. La conversation rouloit sur une guerre que le Roi venoit de terminer heureusement contre le Prince

C

d'Hir-

d'Hircanie son Vassal. Memnon qui avoit signalé son courage dans cette courte guerre , louoit beaucoup , le Roi & encore plus la Dame. Il prit ses Tablettes & écrivit quatre Vers qu'il fit sur le champ & qu'il donna à lire à cette belle personne. Ses amis le prièrent de leur en faire part. La modestie ou plutôt un amour propre bien entendu l'en empêcha. Il savoit que des Vers impromptu ne sont jamais bons que pour celle en l'honneur de qui ils sont faits. Il brisa en deux la feuille des Tablettes sur laquelle il venoit d'écrire & jetta les deux moitiés dans un buisson de Roses , où on les chercha inutilement. Une petite pluie

pluie survint. On regagna la maison. L'Envieux qui resta dans le Jardin chercha tant qu'il trouva un morceau de la feuille. Elle avoit été tellement rompue que chaque moitié de Vers qui remplissoit la ligne, faisoit un sens & même un Vers d'une plus petite mesure ; mais par un hazard encore plus étrange ces petits Vers se trouvoient former un sens qui contenoit les injures les plus horribles contre le Roi. On y lisoit

Par les plus grand forfaits,

Sur le Trône affermi ;

Dans la publique paix,

C'est le seul ennemi.

L'Envieux fut heureux pour la

premiere fois de sa vie, il avoit entre les mains de quoi perdre un homme vertueux & aimable. Plein de cette cruelle joie il fit parvenir jusqu'au Roi cette Satyre écrite de la main de Memnon. On le fit mettre en prison, lui, ses deux amis, & la Dame, son procès lui fut bientôt fait sans qu'on daignât l'entendre. Lorsqu'il vint recevoir sa Sentence, l'envieux se trouva sur son passage & lui dit tout haut que ses vers ne valaient rien. Memnon ne se piquoit pas d'être bon poëte; mais il étoit au desespoir d'être condamné comme criminel de Leze-Majesté & de voir qu'on retint en prison une belle Dame & deux de ses Amis pour

un

un crime qu'il n'avoit pas commis. on ne lui permit pas de parler, parce que ses Tablettes parloient. Telle étoit la loi de Babylone. On le fit donc aller au Suplice à travers une foule de Curieux dont aucun n'osoit le plaindre & qui se précipitoient pour examiner son visage & pour voir s'il mourroit avec bonne grace. Les parens seulement étoient affligés; car ils n'héritoient pas : les trois quarts de son bien étoient confisqués au profit du Roi, & l'autre quatre au profit de l'Envieux.

Dans le tems qu'il se préparoit à la mort, le perroquet du Roi s'envola de son balcon & s'abatit dans le jardin de Memnon sur un

Buiffon de roses ; une Pêche y
avoit été portée d'un arbre voisin
par le vent , & étoit tombée sur
un morceau de Tablettes à écrire,
auquel elle s'étoit colée ; L'Oiseau
emporta la Pêche & la Tablette
& les laissa tomber sur les genoux
du Monarque. Le Prince Cu-
rieux y lut des mots qui ne for-
moient aucun sens & qui paroïs-
soient des fins de Vers.

Il aimoit la poësie ; l'aventure
de son perroquet le fit rêver. La
Reine qui se souvenoit de ce qui
avoit été écrit sur une pièce de la
Tablette de Memnon se la fit ap-
porter. On confronta les deux mor-
ceaux qui s'ajustoient ensemble
parfaitement : on lut alors les Vers
tels

tels que Memnon les avoit faits.

Par les plus grands forfaits j'ai vu troubler la Terre.

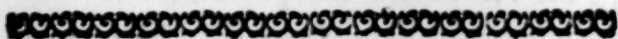
Sur le Trône affermi le Roi fait tout dompter.

Dans la publique paix l'amour seul fait la guerre;

C'est le seul ennemi qui soit à redouter.

Le Roi ordonna aussitôt qu'on fit revenir Memnon devant lui, & qu'on fit sortir de prison ses deux amis & la belle Dame. Memnon se jeta le visage contre terre aux piés du Roi & de la Reine & demanda tres humblement pardon d'avoir fait de mauvais Vers: il parla avec tant de grace d'esprit & de raison, que le Roi & la Reine voulurent le revoir; Il revint &

plut encore davantage. On lui donna tous les biens de l'*Envieux* qui l'avoit injustement accusé ; mais Memnon les rendit tous , & l'*Envieux* ne fut touché que du plaisir de ne pas perdre son bien ; l'estime du Roi s'acrut de jour en jour pour Memnon ; il le mettoit de tous ses plaisirs & le consultoit dans toutes ses affaires.



CHAPITRE. V.

LE tems arriva où l'on célébroit une grande fête qui revenoit tous les cinq ans. C'étoit la coutume à Babylone de déclarer solennellement au bout de cinq années celui des Citoyens qui avoit fait

HISTOIRE ORIENTALE. 41

fait l'action la plus généreuse ; les Grands & les Mages étoient les Juges. Le premier Satrape chargé du soin de la Ville exposoit les plus belles actions, qui s'étoient passées sous son Gouvernement ; on alloit aux voix ; le Roi prononçoit le jugement ; on venoit à cette solennité des extrémités de la terre ; le Vainqueur recevoit des mains du Monarque une coupe d'or garnie de pierres, & le Roi lui disoit ces paroles, *recevez ce prix de la générosité, & puissent les Dieux me donner beaucoup de Sujets qui vous ressemblent !*

Ce jour mémorable venu , le Roi parut sur son Trône, environné des Grands, des Mages &

des Députés de toutes les nations qui venoient à ces jeux où la gloire s'acquéroit, non par la légèreté des chevaux, non par la force du corps, mais par la vertu. Le premier Satrape raporta à haute voix les actions qui pouvoient mériter à leurs auteurs ce prix inestimable, il ne parla point de la grandeur d'ame avec laquelle Memnon avoit rendu à l'*Envieux* toute sa fortune. Ce n'étoit pas une action qui méritât de disputer le prix.

Il présenta d'abord un Juge qui ayant fait perdre un procès considérable à un citoyen par une méprise dont il n'étoit pas même responsable, lui avoit donné tout son bien

bien qui étoit la valeur de ce que l'autre avoit perdu.

Il produisit ensuite un jeune homme qui étant éperdûment épris d'une fille qu'il alloit épouser, l'avoit cédée à un ami près d'expirer d'amour pour elle & qui avoit encore payé la dote en cédant la fille; ensuite il fit paroître un soldat qui dans la guerre d'Hircanie avoit donné encore un autre exemple de générosité. Des Soldats ennemis lui enlevoient sa maîtresse, & il la deffendoit contre deux. On vint lui dire que d'autres Hircaniens enlevoient sa Mere à quelque pas de là. Il quitta en pleurant sa maîtresse, & courut délivrer sa mere, il retour-

na ensuitte vers celle qu'il aimoit ,
& la trouva expirante ; il voulut se
tuer ; sa mere lui remontra qu'elle
n'avoit que lui pour tout secours
& il eut le courage de souffrir la
vie. Les Juges penchoient pour
ce soldat ; le Roi prit la parole , &
dit , *son action & celles des deux au-*
tres sont belles , mais elles ne m'éton-
nent point ; j'avois disgracié depuis
quelques jours mon Ministre & mon
favori Coreb ; je me plaignois de lui
avec violence , & tous mes courtisans
m'assuroient que j'étois trop doux :
c'étoit à qui me diroit le plus de mal
de Coreb ; je demandai à Memnon ce
qu'il en pensoit & il osa en dire du
bien ; j'avoue que j'ai vu dans nos
bistoires des exemples qu'on a payé
de

de son bien une Erreur ; qu'on a cédé sa Maîtresse ; qu'on a préféré une mere à l'objet de son amour ; mais je n'ai jamais lu qu'un Courtisan ait parlé avantageusement d'un Ministre disgracié contre qui son Souverain étoit en colere. Je donne vingt mille pièces d'or à chacun de ceux dont on vient de réciter les actions généreuses , mais je donne la Coupe à Memnon. Sire , lui dit-il , c'est Votre Majesté seule qui mérite la Coupe. C'est elle qui a fait l'action la plus inouïe , puisqu'étant Roi vous ne vous êtes point fâché contre votre Esclave , lorsqu'il contredisoit votre passion.

On admira le Roi & Memnon. Le Juge qui avoit donné son bien ; L'Amant qui avoit marié sa
-AHD
ma-

maîtresse à son ami; le Soldat qui avoit préféré le Salut de sa Mere à celui de sa maîtresse, reçurent les Présents du Monarque; ils virent leurs noms écrits dans le livre des Généreux. Memnon eut la Coupe, le Roi acquit la réputation d'un bon Prince, qu'il ne garda pas longtems. Ce jour fut consacré par des fêtes plus longues que la Loy ne les portoit, & la mémoire s'en conserve encore dans l'Asie.



CHAPITRE VI.

MEmnon tout jeune qu'il étoit fut établi Juge suprême de tous les Tribunaux de l'Empire, il remplit ce poste comme un homme à qui Dieu avoit donné la Science & la Justice. C'est de lui que les nations tiennent ce grand principe qu'il vaut mieux hazarder de sauver un Coupable, que de condamner un Innocent ; il croyoit que les Loix étoient faites pour secourir les Citoyens autant que pour les intimider ; son principal talent étoit de démêler la Vérité que tous les hommes cherchent à obscurcir ; dès les premiers jours de

de son administration, il mit ce grand talent en usage. Un fameux Négociant de Babylone étoit mort aux Indes ; il avoit fait ses Héritiers ses deux Fils par portions égales , après avoir marié leur soeur, & il faisoit un présent de trente mille pièces d'or à celui de ses deux fils qui seroit jugé l'aimer davantage ; l'aîné lui bâtit un Tombeau ; le second augmenta d'une partie de son héritage la dot de la soeur. Chacun disoit, c'est l'aîné qui aime le mieux son pere, le cadet aime mieux sa soeur ; c'est à l'aîné qu'appartiennent les trente mille pièces.

Memnon les fit venir tous deux l'un après l'autre, il dit au premier

mier, votre pere n'est point mort ;
il est guéri de sa derniere maladie ;
il revient à Babylone ; Dieu soit
loué répondit le jeune homme,
mais voilà un Tombeau qui m'a
couté bien cher ; Memnon dit en-
suite la même chose au second ;
Dieu soit loué, répondit-il, je vais
rendre à mon Pere tout ce que
j'ai, mais je voudrois qu'il laissât à
ma sœur ce que je lui ai donné.

Vous ne rendrez rien , dit Memnon , & vous aurez les trente mille piéces , c'est vous qui aimez le mieux votre Pere.

Quelque tems après on lui amena un homme juridiquement convaincu d'avoir commis un meurtre six ans auparavant. Deux témoins dépo-

D

foient

soient l'avoir vu ; ils indiquoient le lieu, le jour, & l'heure, ils ne s'étoient point coupés dans leurs Interrogatoires. L'Accusé avoit été l'ennemi déclaré du mort. Plusieurs personnes l'avoient vu passer armé dans le chemin où l'Assassinat avoit été commis ; jamais preuves n'avoient été plus fortes ; & cependant cet homme protestoit de son innocence avec cet air de Vérité qui peut balancer les preuves mêmes aux yeux d'un Juge éclairé ; mais il pouvoit exciter la pitié & non éviter la condamnation ; il ne se plaignoit point de ses Juges ; il accusoit seulement sa destinée, & il étoit résigné à la mort. Memnon s'at-

ten-

tendrit sur lui & entreprit, de découvrir la vérité ; il se fit amener les deux Dénonciateurs l'un après l'autre. Il dit au premier, je fais mon ami que vous êtes un homme de bien & un Témoin irréprochable : Vous avez rendu un grand service à la Patrie en découvrant l'auteur du meurtre qui fut commis il y a six ans en hiver au tems du Solstice à sept heures du soir aux yeux même du Soleil : Monseigneur lui répondit l'Accusateur , je ne fais pas ce que c'est que le Solstice, mais c'étoit le troisieme jour de la semaine & il faisoit encore un tres beau soleil ; allez en paix, lui dit Memnon, & soyez toujours homme de bien.

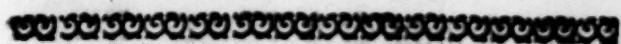
Ensuite il fit venir l'autre témoin & lui dit ; que la vertu vous accompagne, dans toutes vos voyes ; vous avez rendu gloire à la Vérité ; & vous méritez des récompenses pour avoir convaincu, un Citoyen d'un meurtre abominable qui fut commis il y a six ans aux rayons sacrés de la pleine Lune, dans le tems qu'elle étoit dans le même signe & dans le même degré que le Soleil. Monseigneur, répondit l'Accusateur je ne connois ni les signes ni les degrés ; mais il faisoit alors la plus belle pleine Lune du monde. Alors Memnon fit revenir le premier témoin & leur dit à tous deux, vous êtes des Scélérats, qui avez porté
faux

faux témoignage contre un innocent, l'un assure que le meurtre a été fait à sept heures avant que le Soleil fût sous l'horison, & ce jour-là il s'étoit couché avant six heures. L'autre affirme que le coup a été fait à la clarté de la pleine Lune & ce jour-là il n'y avoit point de Lune; vous ferez tous deux pendus pour avoir été faux témoins & mauvais Astronomes.

Memnon rendoit tout les jours de pareils arrêts qui montroient la subtilité de son génie & la bonté de son ame. Il étoit adoré des peuples & chéri du Roi. Les premières traverses de sa vie donnoient encore un nouveau prix à

sa félicité présente ; mais toutes les nuits il avoit un songe qui lui faisoit quelque peine. Il lui sembloit qu'il étoit couché d'abord sur des herbes parmi lesquelles il y en avoit quelques unes de piquantes qui l'incommodoient ; & qu'ensuite , il reposoit mollement sur un lit de roses dont il sortoit un Serpent qui le bleffoit au cœur de sa langue acérée & envenimée ; Hélas , disoit-il, j'ai été longtems couché sur ces herbes séches & piquantes ; je suis maintenant sur un lit de roses ; mais quel fera le Serpent ?

CHA-



CHAPITRE VII.

LE malheur de Memnon vint de son bonheur même, & surtout de son mérite. Il avoit tous les jours des entretiens avec le Roi & avec Astarté son auguste Epouse. Les charmes de sa conversation redoublaient encore par cette envie de plaire qui est à l'Esprit ce que la parure est à la Beauté; sa jeunesse & ses graces firent insensiblement sur Astarté une impression dont elle ne s'apperçut pas d'abord. Sa passion croissoit dans le sein de l'Innocence. Astarté se livroit sans scrupule & sans crainte au plaisir de voir & d'entendre un homme cher

à son Epoux & à l'Etat. Elle ne cessoit de le vanter au Roi. Elle en parloit à ses femmes qui enchérissent encore sur ses louanges : tout servoit à enfoncer dans son cœur le trait qu'elle ne sentoit pas : elle faisoit des présens à Memnon dans lesquels il entroit plus de galanterie qu'elle ne pensoit ; elle croyoit ne lui parler qu'en Reine contente de ses services , & quelquefois ses expressions étoient d'une femme sensible.

Astarté étoit beaucoup plus belle que cette Sémire qui haïssoit tous les Borgnes , & que cette autre femme qui avoit voulu couper le nez à son Epoux. La familiarité d'Astarté , ses discours tendres dont elle commençoit à rougir

gir , ses regards qu'elle vouloit détourner & qui se fixoient sur les siens allumoient dans le cœur de Memnon un feu dont il s'étonna ; Il en fut effrayé. Il apella à son secours la Philosophie qui, l'avoit toujours secouru, il n'en tira que des lumieres & n'en reçut aucun soulagement.

Le Devoir la Reconnoissance , la Majesté Souveraine violée se présentoient à ses yeux comme des Dieux Vengeurs. Il combattoit, il triomphoit ; mais cette victoire qu'il falloit remporter à tous momens lui coutoit des gémissemens & des larmes, il n'osoit plus parler à la Reine avec cette douce liberté qui avoit eu tant de char-

mes pour tous deux ; sa langue hé-
sitoit ; ses yeux se couvroient d'un
nuage ; ses discours étoient con-
traints & sans suite ; il baissoit la
vue , & quand malgré lui ses re-
gards se tournoient vers Astarté ,
ils rencontroient ceux de la Reine
mouillés de pleurs , dont il partoit
des traits de flamme. Ils sembloient
se dire l'un à l'autre nous nous
adorons & nous craignons de nous
aimer , nous brulons tous deux
d'un feu que nous condamnons :

Memnon fortoit d'auprès d'el-
le , égaré , éperdu , le cœur sur-
chargé d'un fardeau qu'il ne pou-
voit plus porter. Dans la violence
de ces agitations , il laissa pénétrer
son secret à son ami Cador , com-
me

me un homme qui ayant soutenu longtems les atteintes d'une vive douleur fait enfin connoître son mal par un cri qu'un redoublement aigu lui arrache , & par la sueur froide qui coule sur son front ;

Cador lui dit , j'ai déjà démêlé les sentimens que vous vouliez vous cacher à vous même ; les Passions ont des signes auxquels on ne peut se méprendre , jugez , ô mon cher Memnon , puisque j'ai lu dans votre cœur , si le Roi n'y découvrira pas un sentiment qui l'offense. Vous résistez à votre passion avec plus de force que la Reine ne combat la sienne , parce que vous êtes Philosophe & parce que vous êtes Memnon. Astar-

60 M E M N O N

té est femme; elle laisse parler ses regards avec d'autant plus d'imprudence, qu'elle ne se croit pas encore coupable. Malheureusement rassurée sur son innocence elle néglige des dehors qui la perdront; si vous étiez d'accord l'un & l'autre, vous sauriez tromper tous les yeux; une passion naissante & combattue éclate. Un amour satisfait fait se cacher. Memnon frémit à la proposition de trahir le Roi son Bienfaiteur, & jamais il ne fut plus fidèle à son Prince que quand il fut coupable envers lui d'un crime involontaire.

Cependant la Reine prononçoit si souvent le nom de Memnon, & son front se couvroit de tant de
rou-

rougeurs en le prononçant ; elle étoit tantôt si animée., tantôt si interdite quand elle lui parloit en présence du Roi. Une Réverie si profonde s'emparoit tellement d'elle quand il étoit sorti que le Roi fut jaloux. Il crut tout ce qu'il voyoit, & remarquoit tout ce qu'il ne voyoit point. Il remarqua sur l'habit de la Reine des Diamants que Memnon avoit pris la liberté de lui présenter en présence du Roi même, & avec sa permission. Il oublia que ces Diamants avoient été l'hommage respectueux d'un Sujet ; il n'y vit qu'un gage d'un amour téméraire ; les soupçons se tournèrent en certitude dans son esprit aigri.

Tous les Esclaves des Rois &
des

des Reines sont autant d'Espions de leur Cœur. On pénétra bientôt qu'Astarté étoit tendre & que Moabdar étoit jaloux. L'Envieux qui ne s'étoit point corrigé par ce que le caillou ne se ramolit pas & que les animaux venimeux conservent toujours leur poison, l'Envieux, dis-je, écrivit à Moabdar une Lettre anonime, recours infame des esprits pervers qui est est toujours méprisé mais qui cette fois porta coup car cette Lettre secondoit les sentimens funestes qui déchiroient le cœur du Prince.

Enfin Moabdar ne songea plus qu'à la maniere de se venger ; il résolut une nuit d'empoisonner la
Rei-

Reine & de faire mourir Memnon par le Cordeau au point du jour. L'Ordre en fut donné pendant la nuit à un impitoyable Eunuque exécuter de ses vengeances. Il y avoit alors dans la chambre du Roi, un petit Nain qui étoit muet, mais qui n'étoit pas sourd; on le souffroit toujours; Il étoit témoin de ce qui se passoit de plus secret comme un animal domestique. Ce petit muet étoit très attaché à la Reine, & à Memnon. Il entendit avec autant de surprise que d'horreur donner l'ordre de leur mort. Mais comment faire pour prévenir cet ordre effroyable qui alloit s'exécuter dans peu d'heures? Il ne savoit pas

pas écrire , mais il avoit appris à peindre , & favoit surtout faire ressembler ; il passa une partie de la nuit à crayonner ce qu'il vouloit faire entendre à la Reine. Son dessein représentoit le Roi agité de fureur dans un coin du tableau , donnant des ordres à son Eunuque , un Cordeau , & un Vase sur une table , la Reine dans le milieu du tableau expirante entre les bras de ses femmes & Memnon étranglé à ses piés. L'Horison représentoit un Soleil levant pour marquer que cette horrible exécution devoit se faire aux premiers rayons de l'Aurore. Dès qu'il eut fini cet ouvrage , il courut chez une femme d'Astarté , la réveilla
&

HISTOIRE ORIENTALE. 65

& lui fit entendre qu'il falloit dans l'instant même porter à la Reine ce Tableau.

Cependant au milieu de la nuit, on vient frapper à la porte de Memnon. On le réveille, on lui donne un Billet de la Reine, il doute si c'est un songe. Il ouvre la Lettre d'une main tremblante. Quelle fut sa surprise! & qui pourroit exprimer la consternation & le désespoir dont il fut accablé quand il lut ces paroles, *fuyez dans l'instant même, on va vous arracher la vie, fuyez Memnon, je vous l'ordonne au nom d'un amour funeste que j'ai toujours combattu & que je vous avoue enfin sur le point de l'expier par ma mort; je n'étois point*

E

cou-

coupable, mais je sens que je vais mourir criminelle.

Memnon eut à peine la force de parler, il ordonna qu'on fit venir Cador, & sans lui rien dire, il lui donna ce Billet. Cador le força d'obéir, & de prendre sur le champ la route de Memphis. Si vous osez aller trouver la Reine, lui dit-il, vous hâtez sa mort : si vous parlez au Roi, vous la perdez encore ; je me charge de sa destinée ; suivez la vôtre, je répandrai le bruit que vous avez pris la route des Indes ; je viendrai bientôt vous trouver, & je vous apprendrai ce qui se sera passé à Babylone.

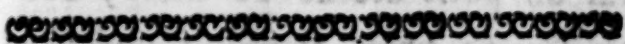
Cador dans le moment même
fit

fit placer deux Dromadaires des plus légers à la course vers une porte Secrète du Palais ; il fit monter Memnon qu'il fallut porter & qui étoit prêt de rendre l'ame ; un seul Domestique l'accompagna , & bientôt Cadore plongé dans l'étonnement & dans la douleur perdit Memnon de vue.

Cet illustre fugitif , arrivé sur le bord d'une coline dont on voyoit Babylone tourna la vue sur le Palais de la Reine , & s'évanouit ; il ne reprit ses sens que pour verser des larmes & pour souhaiter la mort ; enfin après s'être occupé de la destinée déplorable de la plus aimable des femmes & de la première Reine du monde

de , il fit un moment de retour sur lui même , & s'écria , qu'est-ce donc que la vie humaine ? O Vertu , à quoi m'avez vous servi ! deux femmes m'ont indignement trompé ; la troisieme qui n'est point coupable & qui est plus belle que les autres , va mourir ; tout ce que j'ai fait de bien a toujours été pour moi une source de malédictions , & je n'ai été élevé au comble de la grandeur que pour tomber dans le plus horrible précipice de l'Infortune ; si j'eusse été méchant comme tant d'autres je serois heureux comme eux. Accablé de ces réflexions funestes , les yeux chargés du voile de la douleur , la pâleur de la mort sur le

le visage , & l'ame abîmée dans l'excès d'un sombre desespoir , il continuoit son voyage vers l'E-gypte.



CHAPITRE VIII.

MEmnon dirigeoit sa route sur les Etoilles ; la constellation d'Orion & le brillant astre de Sirius le guidoient vers le Pole de Canope ; il admiroit ces vastes Globes de lumiere qui ne paroissent que des foibles étincelles à nos yeux tandis que la terre qui n'est en effet qu'un point imperceptible dans la Nature , paroît à notre cupidité quelque chose de si grand & de si noble. Il se figuroit alors

les hommes, tels qu'ils sont en effet, des Insectes en petit nombre confondus avec d'autres Insectes, & se dévorant les uns les autres sur un petit atome de boue; cette Image vraie sembloit anéantir ses malheurs en lui retraçant le Néant de son Etre & celui de Babylone; son ame s'élançoit jusque dans l'infini, & contemploit, détachée de ses sens, l'ordre immuable de l'Univers; mais lorsqu'ensuite rendu à lui même, & rentrant dans son coeur, il pensoit qu'Astarté étoit morte pour lui, l'Univers disparoissoit à ses yeux, & il ne voyoit dans la Nature entière qu'Astarté mourante & Memnon infortuné.

Com-

HISTOIRE ORIENTALE. 72

Comme il se livroit à ce flux & à ce reflux de philosophie sublime & de douleur accablante, il avançoit vers les frontieres de l'Egypte, & déjà son domestique fidèle étoit dans la premiere Bourgade où il lui cherchoit un logement. Memnon cependant se promenoit vers les jardins qui bordoient ce village; il vit non loin du grand chemin une femme éplorée qui appelloit le Ciel & la Terre à son secours, & un homme furieux qui la suivoit. Elle étoit déjà atteinte par lui; elle embrassoit ses genoux; cet homme l'accabloit de coups & de reproches. Memnon jugea à la violence de l'Egyptien & aux par-

dons réitérés que lui demandoit la Dame , que l'un étoit un jaloux & l'autre une infidèle. Mais quand il eut considéré cette femme qui étoit d'une beauté touchante & qui même ressembloit un peu à la malheureuse Astarté , il se sentit pénétré de compassion pour elle & d'horreur pour l'Egyptien. Secourez moi , s'écria-t-elle à Memnon avec des Sanglots , tirez moi des mains du plus barbare des hommes , sauvez moi la vie. A ces cris Memnon courut se jeter entre elle & ce barbare ; il avoit quelque connoissance de la langue Egyptienne ; il lui dit en cette langue si vous avez quelque humanité ; je vous conjure de respecter la

la beauté & la foiblesse; pouvez-vous outrager ainsi un chef-d'oeuvre de la Nature qui est à vos piés & qui n'a pour sa défense que des larmes? Ah ah! lui dit cet emporté; tu l'aimes donc aussi; & c'est de toi qu'il faut que je me venge. En disant ces paroles il laisse la Dame qu'il tenoit d'une main par les cheveux & prenant sa lance il veut en percer Memnon. Celui-ci qui étoit de sang froid évita aisément le coup d'un furieux; il se saisit de la lance près du fer dont elle est armée: l'un veut la retirer, l'autre l'arracher: elle se brise entre leurs mains: l'Egyptien tire son Epée: Memnon s'arme de la sienne: ils s'attaquent l'un & l'autre

tre. Celui-ci porte cent coups précipités avec fureur, celui-là les pare avec adresse. La Dame assise sur un gazon rajuste sa coiffure & les regarde.

L'Egyptien étoit plus robuste que son adversaire ; Memnon plus adroit. Celui-ci se battoit en homme dont la tête conduisoit le bras ; Celui-là comme un emporté dont une colere aveugle laissoit aller les mouvemens au hazard. Memnon passe à lui , & le desarme , & tandis que l'Egyptien devenu plus furieux veut se jeter sur lui, Memnon le saisit, le presse, le fait tomber & lui tenant l'épée sur la poitrine il lui offre de lui donner la vie. L'Egyptien hors de lui tire son

son poignard , il en blesse Memnon dans le tems même que le vainqueur lui pardonnoit. Memnon indigné lui plonge son Epée dans le sein , l'Egyptien jette un cri horrible & meurt en se debat-
tant.

Memnon alors s'avança vers la Dame & lui dit, d'une voix soumise, il m'a forcé de le tuer, je vous ai vengée, vous êtes délivrée de l'homme le plus violent que j'aie jamais vu. Que voulez vous maintenant de moi Madame? que tu meures, Scélérat, lui répondit-elle, que tu meures; tu as tué mon Amant; je voudrois pouvoir déchirer ton cœur. En vérité, Madame, vous aviez là un étrange homme

me

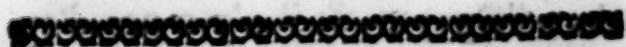
me pour Amant, lui répondit Memnon ; il vous battoit de toutes ses forces , & il vouloit m'arracher la vie, par ce que vous m'avez conjuré de vous secourir. Je voudrois qu'il me battît encore , reprit la Dame en poussant des cris ; je le méritois bien ; je lui avois donné de la jalousie ; plutôt au Ciel qu'il me battît & que tu fusses à sa place ! Memnon plus surpris & plus en colere qu'il ne l'avoit été de sa vie, lui dit, Madame, toute belle que vous êtes vous mériteriez que je vous battisse à mon tour , tant vous êtes extravagante , mais je n'en prendrai pas la peine. Là dessus il remonta sur son chameau & ayança vers le Bourg.

A peine avoit-il fait quelques pas qu'il se retourne au bruit que faisoient quatre couriers de Babylone, ils venoient à toute bride. L'un d'eux en voyant cette femme s'écria, c'est elle même, elle ressemble au portrait qu'on nous en a fait; ils ne s'embarrassèrent pas du Mort & se saisirent incontinent de la Dame: elle ne cessoit de crier à Memnon, secourez moi encore une fois, Etranger généreux, je vous demande pardon de m'être plainte de vous, secourez moi, & je suis à vous jusqu'au tombeau. L'envie avoit passé à Memnon de se battre désormais pour elle; à d'autres, répondit-il, vous ne m'y rattraperez plus;

plus; & d'ailleurs il étoit blessé; son sang couloit; il avoit besoin de secours, & la vue des quatre Babyloniens probablement envoyés par le Roi Moabdar le remplissoit d'inquiétude. Il s'avance en hâte vers le village n'imaginant pas pourquoi quatre couriers de Babylone venoient de prendre cette Egyptienne, mais encore plus étonné du caractère de cette Dame.



CHA-



CHAPITRE IX.

Comme il entroit dans la Bourgade Egyptienne il se vit entouré par le peuple, chacun crioit, voilà celui qui enleve la belle Mariée & qui vient d'assassiner Clétofis. Messieurs, dit-il, Dieu me préserve d'enlever jamais votre belle Mariée, elle est trop capricieuse, & à l'égard de Clétofis je ne l'ai point assassiné, je me suis défendu seulement contre lui; Il vouloit me tuer par ce que je lui avois humblement demandé grace, pour la belle Mariée qu'il battoit impitoyablement; je suis un étranger qui viens chercher un azile dans

dans l'Egypte, & il n'y a pas d'apparence qu'en venant demander votre protection, j'aie commencé par enlever une femme & par assassiner un homme.

Les Egyptiens étoient alors justes & humains, le peuple conduisit Memnon à la maison de ville; on commença par le faire penser de sa blessure, & ensuite on l'interrogea lui & son Domestique séparément pour savoir la Vérité; on reconnut que Memnon n'étoit point un Assassin; mais il étoit coupable du sang d'un homme. La Loi le condamnoit à être esclave. On vendit au profit de la Bourgade ses deux chameaux; on distribua aux habitans tout l'or qu'il avoit

voit apporté; à l'égard de sa personne elle fut exposée en vente dans la place publique, ainsi que celle de son compagnon de voyage. Un Marchand Arabe, nommé Sétoc y mit l'enchere; mais le Valet plus propre à la fatigue fut vendu bien plus cherement que le Maître. On ne faisoit pas de comparaison entre ces deux hommes. Memnon fut donc Esclave subordonné à son valet; on les attacha ensemble avec une chaîne, qu'on leur passa aux piés. En cet état ils suivirent le marchand Arabe dans sa maison. Memnon en chemin consolait son Domestique & l'exhortoit à la patience, mais selon sa coutume il faisoit des réflexions

tions sur la vie humaine; je vois, disoit-il, que les malheurs de ma destinée se répandent sur la tienne; tout m'a tourné jusqu'ici d'une manière bien étrange; j'ai été condamné à la mort dans Babylone, par ce que j'avois fait des vers à la louange du Roi; j'ai été sur le point d'être étranglé, par ce que la Reine m'a parlé avec bonté, & me voici esclave avec toi, par ce qu'un Brutal a battu sa Maîtresse; allons, ne perdons point courage, tout ceci finira peut-être; il faut bien que les Marchands Arabes aient des esclaves & pourquoi ne le ferai-je pas comme un autre? ce Marchand ne sera pas impitoyable; il faut qu'il traite bien ses esclaves,

ves, s'il veut en tirer des services; Il parloit ainsi, & dans le fond de son coeur il étoit dévoré de son amour, & pénétré d'une mortelle crainte sur la destinée de la Reine de Babylone.

Sétoc le marchand partit deux jours après pour l'Arabie déserte avec ses esclaves & ses chameaux; sa Tribu habitoit vers le désert d'Oreb: le chemin fut long & pénible. Sétoc dans la route faisoit bien plus de cas du valet de Memnon que du maître, par ce que le premier chargeoit bien mieux les chameaux; & toutes les petites distinctions furent pour lui.

Un chameau mourut à deux journées d'Oreb. On répartit une

petite partie de sa charge sur le dos des Serviteurs. Memnon en eut sa part. Sétoc se mit à rire en voyant tous ces esclaves marcher courbés ; Memnon prit la liberté de lui en expliquer la raison & lui aprit les loix de l'Equilibre ; le marchand étonné commença à le regarder d'un autre oeil. Memnon voyant qu'il avoit excité sa curiosité, la redoubla en lui aprenant beaucoup de choses qui n'étoient point étrangères à son commerce ; les pesanteurs spécifiques des métaux & des denrées sous un volume égal, les propriétés de plusieurs animaux utiles, le moyen de rendre tels ceux qui ne l'étoient pas : enfin il lui parut un sage.

Sé.

Sétoc lui donna la préférence sur son camarade, qu'il avoit tant estimé ; il le traita bien & n'eut pas sujet de s'en repentir.

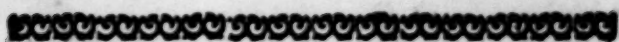
Arrivé dans sa Tribu, Sétoc commença par redemander cinq cent onces d'argent à un Hébreu auquel il les avoit prêtés en présence de deux témoins ; mais ces deux témoins étoient morts & l'Hébreu ne pouvant être convaincu s'approprioit l'argent du marchand en remerciant Dieu de ce qu'il lui avoit donné le moyen de tromper un Arabe. Sétoc confia sa peine à Memnon qui étoit devenu son conseil ; en quel endroit , lui demanda Memnon , prêtâtes-vous cinq cent onces à cet Infide-

le ? Sur une large pierre , répondit le marchand , qui est auprès du Mont Oreb. Quel est le caractère de votre débiteur , dit Memnon ? Celui d'un fripon , reprit Sétoc. Mais je vous demande si c'est un homme vif ou flegmatique , avisé ou imprudent ? C'est de tous les mauvais payeurs , dit Sétoc , le plus vif que je connoisse. Eh bien , insista Memnon , permettez que je plaide votre cause devant le Juge. En effet il cita l'Hébreu au Tribunal , & il parla ainsi au Juge ; Oreiller du trône d'équité , je viens redemander à cet homme au nom de Sétoc mon maître cinq cent onces d'argent qu'il ne veut pas rendre. Avez-vous des témoins

moins dit le Juge ? Non ils sont morts mais il reste une large pierre sur laquelle l'argent fut compté ; & s'il plaît à Votre Grandeur d'ordonner qu'on aille chercher la pierre, j'espère qu'elle portera témoignage ; nous resterons ici l'Hébreu & moi, en attendant que la pierre vienne ; je l'enverrai chercher aux dépens de Sétor mon Maître. Tres volontiers, répondit le Juge ; & il se mit à expédier d'autres affaires ; à la fin de l'audience, eh bien dit-il à Memnon, votre pierre n'est pas encore venue ? l'Hébreu en riant répondit, Votre Grandeur resteroit ici jusqu'à demain, que la pierre ne feroit pas encore arrivée, elle est

à plus de six milles d'ici, & il faudroit quinze hommes pour la remuer. Eh bien, s'écria Memnon, je vous avois bien dit que la pierre porteroit témoignage, puisque cet homme fait où elle est, il avoue donc que c'est sur elle que l'argent fut compté. Le Débiteur pâlit, se coupa, fut convaincu. Le Juge ordonna que l'Hébreu seroit lié à la pierre sans boire ni manger jusqu'à ce qu'il eût rendu les cinq cent onces qui furent bientôt payés. L'Esclave Memnon & la Pierre furent en grande recommandation dans l'Arabie,

CHA-



CHAPITRE. X.

SÉtoc enchanté fit de son Esclave son ami intime : il ne pouvoit pas plus se passer de lui qu'avoit fait le Roi de Babylone ; & Memnon fut heureux que Sétoc n'eut point de femme ; il découvroit dans son Maître un naturel porté au bien , beaucoup de droiture & de bon sens : il fut fâché de voir qu'il adoroit l'Armée Céleste, c'est-à-dire , le Soleil , la Lune , & les Etoiles , selon l'ancien usage de l'Arabie ; il lui en parloit quelquefois avec beaucoup de discrétion ; enfin , il lui dit que c'étoient des Corps comme les autres qui ne mé-

ritoient pas plus son hommage qu'un Arbre ou un Rocher ; mais , disoit Sétoc , ce sont des Etres éternels dont nous tirons tous nos avantages ; ils animent la Nature ; ils reglent les Saisons ; ils sont d'ailleurs si loin de nous qu'on ne peut pas s'empêcher de les révéler. Vous recevez plus d'avantages , répondoit Memnon , des eaux de la Mer rouge qui porte vos marchandises aux Indes ; pourquoi ne seroit-elle pas aussi ancienne que les Etoiles ? & si vous adorez ce qui est éloigné de vous , vous devez adorer la terre des Gangarides qui est aux extrémités du monde. Non disoit Sétoc , les Etoiles sont trop brillantes pour que je ne les adore pas.

Le

Le soir venu Memnon alluma un grand nombre de flambeaux dans la Tente où il devoit souper avec Sétoc ; & dès que son Patron parut il se jeta à genoux devant ces cires allumées , & leur dit , éternelles & brillantes clartés, soyez moi toujours propices. Ayant proféré ces paroles , il se mit à table sans regarder Sétoc. Que faites vous donc lui dit Sétoc étonné ? Je fais comme vous, répondit Memnon , j'adore ces Chandelles , & je néglige leur Maître & le mien.

Sétoc comprit le sens profond de cet Apologue ; la sagesse de son Esclave entra dans son Ame ; il ne prodigua plus son encens aux
Créa-

Créatures & adora l'Etre éternel
qui les a faites.

Il y avoit alors dans l'Arabie
une coutume affreuse venue origi-
nairement de Scitie &, qui s'é-
tant établie dans les Indes par le
crédit des Bracmanes, menaçoit
d'envahir tout l'Orient. Lorsqu'un
homme marié étoit mort, & que
sa femme bien aimée vouloit être
Sainte, elle se brûloit en public
sur le Corps de son Mari; c'étoit
une fête solennelle qui s'appelloit
le Bûcher du veuvage: la Tribu
dans laquelle il y avoit eu le plus
de femmes brûlées étoit la plus
considérée.

Un Arabe de la Tribu de Sétoc
étant mort, sa veuve qui étoit
fort

fort dévote , fit savoir le jour & l'heure où elle se jetteroit dans le Bûcher au son des tambours & des trompettes. Memnon remontra à Sétoc combien cette horrible Coutume étoit contraire au bien du genre humain ; qu'on laissoit brûler tous les jours des jeunes Veuves qui pouvoient donner des enfans à l'Etat , ou du moins élever les leurs ; & il le fit convenir qu'il falloit , si l'on pouvoit , abolir un usage si barbare. Sétoc répondit il y a plus de dix mille ans que les Femmes sont en possession de se brûler ; qui de nous osera changer une loi que le tems a consacrée ? y a-t-il rien de plus respectable qu'un ancien abus ? La Raison

son est plus ancienne , reprit Memnon , parlez aux Chefs des Tribus & je vais trouver la jeune veuve.

Il se fit présenter à elle & après s'être insinué dans son esprit par des louanges sur sa beauté ; après lui avoir dit combien c'étoit dommage de mettre au feu tant de charmes , il la loua encore sur sa constance & sur son courage. Vous aimiez donc prodigieusement votre mari , lui dit-il ? Moi ? Point du tout , répondit la Dame Arabe. C'étoit un brutal , un jaloux un homme insupportable , mais je suis fermement résolue de me jeter dans le Bucher. Il faut , dit Memnon , qu'il y ait aparament un plaisir bien délicieux à être brûlée

lée vive? Ah! cela fait frémir la Nature, dit la Dame, mais il faut en passer par là, je suis dévote, je serois perdue de réputation & tout le monde se moqueroit de moi si je ne me brûlois pas. Memnon l'ayant fait convenir qu'elle se brûloit par vanité, lui parla longtems d'une maniere à lui faire aimer un peu la vie & parvint même jusqu'à lui inspirer quelque inclination pour celui qui lui parloit. Que feriez vous enfin, lui dit-il, si la vanité de vous brûler ne vous tenoit pas? Hélas, reprit la Dame, je crois que je vous prierois de m'épouser;

Memnon étoit trop rempli de l'idée d'Astarté pour ne pas élu-

der cette déclaration , mais il alla dans l'instant trouver les Chefs des Tribus , leur dit ce qui s'étoit passé , & leur conseilla de faire une loi par laquelle il ne seroit permis à aucune Dame de se brûler , qu'après avoir entretenu un jeune homme tête à tête pendant une heure entiere. Depuis ce tems aucune Dame ne se brûla en Arabie.

On eut au seul Memnon l'obligation d'avoir détruit en un jour une coutume si cruelle qui duroit depuis tant de siècles , mais comme la destinée de Memnon étoit que tout le bien qu'il faisoit lui devînt funeste , les Prêtres des Etoiles se déchaînerent contre lui. Les
Pier-

pierreries & les Ornemens des Dames qu'ils envoyoit au Bûcher leur appartenoient de droit, ils perdoient leurs plus beaux honoraires. C'étoit bien le moins qu'ils fissent brûler Memnon pour le mauvais tour qu'il leur avoit joué; ils représenterent qu'il avoit des Sentimens erronés sur les Etoiles; & il alloit être brûlé sans miséricorde au lieu de la Dame, si Sétoc son Maître n'avoit eu la bonté de le faire évader; il le fit partir secrètement avec cet ancien domestique compagnon de son esclavage, & lui donna de l'argent pour se conduire; ils se quitterent en pleurant en se jurant une amitié éternelle; & en se promettant que le

premier des deux qui feroit une grande fortune, en feroit part à l'autre.

Memnon marcha du côté de la Sirie toujours pensant à la malheureuse Astarté ; & toujours réfléchissant sur le sort qui s'obstinoit à se jouer de lui & à le persécuter, quoi, disoit-il, quatre cent onces d'or pour avoir deviné que la Chienne de la Reine étoit une Espagneule boiteuse, condamné à être décapité pour quatre mauvais vers à la louange du Roi ! prêt d'être étranglé par ce que la Reine m'a regardé ! réduit en esclavage pour avoir secouru une femme qu'on battoit ; & sur le point d'être brûlé pour avoir sauvé la vie à toutes les jeunes Veuves Arabes.

CHA-

CHAPITRE XI.

EN arrivant aux frontieres qui séparent l'Arabie pétrée de la Sirie, comme il passoit près d'un Chateau assez fort, des Arabes armés en sortirent ; il se vit entouré ; on lui crioit, tout ce que vous avez nous appartient, & votre personne appartient à notre maître. Memnon pour réponse tira son épée ; son valet qui avoit du courage en fit autant ; il renverserent les premiers Arabes qui mirent la main sur eux. Le nombre redoubla. Ils ne s'étonnerent point & résolurent de périr en combattant. On voyoit deux hommes se défen-

dre contre une multitude. Un tel combat ne pouvoit durer longtems. Le maître du Chateau nommé Arbogad ayant vu d'une fenêtre les prodiges de valeur que faisoit Memnon, conçu de l'estime pour lui; il descendit en hâte & vint lui même écarter ses gens & délivrer les deux Voyageurs. Tout ce qui passe sur mes terres est à moi, dit-il à Memnon, aussi bien que ce que je trouve sur les terres des autres; mais vous me paroissez un si brave homme que je vous exempte de la loi commune; il le fit entrer dans son Chateau, ordonna à ses gens de le bien traiter; & le soir Arbogad voulut souper avec Memnon. Ce Sei-
gneur

HISTOIRE ORIENTALE. 101

gneur de Chateau étoit un de ces Arabes qu'on appelle Voleurs ; mais il faisoit quelquefois de bonnes actions parmi une foule de mauvaises ; il voloit avec une rapacité furieuse & donnoit libéralement : Intrépide dans l'action ; assez doux dans le commerce ; aimant la table ; gai dans la débauche & sur-tout plein de franchise ; Memnon lui plut beaucoup. La conversation , qui s'anima fit durer le repas. Enfin Arbogad lui dit je vous conseille de vous enrôler sous moi , vous ne sauriez mieux faire ; ce métier-ci n'est pas mauvais , vous pourrez un jour devenir ce que je suis. Puis-je vous demander , dit Memnon , depuis quel tems, vous

exercez cette noble profession ? Depuis ma plus tendre jeunesse, reprit le Seigneur ; j'étois valet d'un Arabe assez habile ; ma situation m'étoit insupportable, j'étois au desespoir de voir que dans toute la terre qui appartient également aux hommes, la Destinée ne m'eût pas réservé ma portion ; je confiai mes peines à un vieil Arabe qui me dit , mon fils , ne desespérez pas ; il y avoit autrefois un grain de sable qui se lamentoit d'être un Atôme ignoré dans les déserts ; au bout de quelques années il devint Diamant, & il est à présent le plus bel ornement de la couronne du grand Roi des Indes ; ce discours me fit impression , j'étois le grain

grain de sable, je résolus de devenir Diamant; je commençai par voler deux chevaux; je m'associai des Camarades; je me mis en état de voler de petites Caravanes; je fis cesser peu à peu la disproportion qui étoit d'abord entre les hommes & moi; j'eus ma part aux biens de ce monde, & je fus même dédomagé avec usure; on me considéra beaucoup; je devins Seigneur brigand; j'acquis ce Chateau par voie de fait; le Satrape de Sirie voulut m'en dépouiller; mais j'étois déjà trop riche pour avoir rien à craindre, je donnai de l'argent au Satrape, moyennant quoi je conservai le Chateau, & j'ai agrandi mes Domaines; il me nom-

ma même Trésorier des Tribus que l'Arabie payoit au Roi des Rois ; je fis ma charge de Receveur très bien & point du tout celle de Payeur.

Le Grand Desterham de Babylone envoya ici au nom du Roi Moabdar, un petit Satrape pour me faire étrangler. Cet homme arriva avec son ordre ; j'étois instruit de tout ; je fis étrangler en sa présence les quatre personnes qu'il avoit amenées avec lui pour ferrer le lacet, après quoi je lui demandai ce que pouvoit lui valoir, la Commission de m'étrangler ; il me répondit que ses Honoraires pouvoient aller à trois cent pièces d'or. Je lui fis voir clair qu'il y auroit

auroit plus à gagner avec moi ; je le fis Sousbrigand. Il est aujourd'hui un de mes meilleurs officiers , & des plus riches ; si vous m'en croyez , vous réussirez comme lui, jamais la Saison de voler n'a été meilleure depuis que Moabdar est tué , & que tout est en confusion dans Babylone. Moabdar est tué ! dit Memnon , & qu'est devenue la Reine Astarté ? Je n'en fais rien , reprit Arbogad , tout ce que je fais c'est que Moabdar étoit devenu fou , & qu'il a été tué , que Babylone est un grand coupegorge ; que tout l'Empire est désolé ; qu'il y a de beaux coups à faire encore , & que pour ma part j'en ai fait d'admirables. Mais la Reine , dit

Memnon ? de grace ne savez vous rien de sa destinée ? On m'a parlé d'un Prince d'Hircanie , reprit-il , elle est probablement parmi ses Concubines si elle n'a pas été tuée dans le tumulte , mais je suis plus curieux de butin que de nouvelles ; j'ai pris plusieurs femmes dans mes courses , je n'en garde aucune , je les vends cher quand elles sont belles , sans m'informer de ce qu'elles font , on n'achepte point le rang , une Reine qui seroit laide ne trouveroit point marchand. Peutêtre ai-je vendu la Reine , peutêtre est-elle morte ; mais peu m'importe , & je pense que vous ne devez pas vous en soucier plus que moi. En parlant ainsi il buvoit
avec

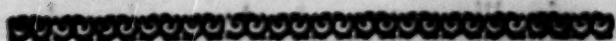
avec tant de courage, il confondoit tellement toutes les idées, que Memnon n'en pu tirer aucun éclaircissement. Il restoit interdit, accablé, immobile. Arbogad buvoit toujours, faisoit des contes, répétoit sans cesse qu'il étoit le plus heureux de tous les hommes, exhortant Memnon à se rendre aussi heureux que lui; enfin doucement assoupi par les fumées du vin, il alla dormir d'un sommeil tranquille.

Memnon passa la nuit dans l'agitation la plus violente. Quoi, disoit-il, le Roi est devenu fou? Il est tué, je ne puis m'empêcher de le plaindre, l'Empire est déchiré, & ce Brigand est heureux: ô

For-

Fortune, ô Destinée ! Un Voleur est heureux, & ce que la Nature a fait de plus aimable a péri peut-être d'une manière affreuse ! On vit dans un état pire que la mort ! Dès le point du jour il interrogea tous ceux qu'il rencontroit dans le Chateau, mais tout le monde étoit occupé, personne ne lui répondoit. On avoit fait la nuit de nouvelles Conquêtes ; on partageoit les dépouilles. Tout ce qu'il put obtenir dans cette confusion tumultueuse, ce fut la permission de partir, il en profita sans tarder, plus abîmé que jamais dans ses réflexions douloureuses.

CHA-



CHAPITRE XII.

MEmnon marchoit inquiet, agité, l'esprit tout occupé de la malheureuse Astarté, du Roi de Babylone, de son fidele Cador, de l'heureux Brigand Arbogad, de cette femme si capricieuse que des Babyloniens avoient enlevée sur les confins de l'Egypte; enfin de tous les contretens & de toutes les Infortunes qu'il avoit éprouvées. En entrant dans une belle Prairie il vit plusieurs femmes qui cherchoient quelque chose avec beaucoup d'aplication; il prit la liberté de s'aprocher de l'une d'elles & de lui demander s'il pouvoit avoir

voir l'honneur de les aider dans leurs recherches. Gardez vous en bien, répondit la Syrienne : ce que nous cherchons ne peut être touché que par des femmes. Voilà qui est bien étrange, dit Memnon, oserai-je vous prier de me dire ce que c'est qu'il n'est permis qu'aux femmes de toucher ? C'est un Basilic, dit-elle. Un Basilic, Madame ! & pour quelle raison s'il vous plaît cherchez vous un Basilic ? C'est pour notre Seigneur & maître Ogul donc vous voyez le Chateau sur le bord de cette Rivière, au bout de la prairie : nous sommes ses très humbles esclaves : le Seigneur Ogul est malade : son Médecin lui a ordonné de manger

ger un Basilic cuit dans de l'eau Rose : & comme c'est un animal fort rare qui ne se laisse jamais prendre que par des femmes, le Seigneur Ogul a promis de choisir pour sa femme bien aimée celle de nous qui lui apporteroit un Basilic ; laissez moi chercher s'il vous plaît, car vous voyez ce qu'il m'en coûteroit si j'étois prévenue par mes Compagnes.

Memnon laissa cette Sirienne & les autres chercher leur Basilic, & continua de marcher dans la prairie. Quand il fut au bord d'un petit ruisseau il y trouva une autre Dame couchée sur le gazon, & qui ne cherchoit rien ; sa taille étoit majestueuse ; mais son visage étoit

étoit couvert d'un voile ; elle étoit penchée vers le ruisseau ; de profonds soupirs sortoient de tems en tems de sa bouche ; elle tenoit en main une petite baguette avec laquelle elle traçoit des caractères sur un sable fin , qui se trouvoit entre le gazon & le ruisseau. Memnon eut la curiosité de voir ce que cette femme écrivoit ; il vit le nom de Memnon sur le sable. Jamais surprise ne fut égale à la sienne ; il demeura quelque tems immobile ; enfin rompant le silence d'une voix entrecoupée ; ô généreuse Dame pardonnez à un étranger d'oser vous demander par quelle aventure étonnante je trouve ici le nom de Memnon tracé de votre main

di-

divine ? A cette voix , à ces paroles , la Dame releva son voile d'une main tremblante , regarda Memnon , jeta un cri d'attendrissement de surprise & de joie , & succombant sous tous les mouvemens divers qui assailloient à la fois son Ame , elle tomba évanouïe entre ses bras. C'étoit Astarté elle même ; c'étoit la Reine de Babylone ; c'étoit celle que Memnon adoroit , & qu'il se reprochoit d'adorer ; c'étoit celle dont il avoit tant pleuré & tant craint la destinée. Il fut un moment privé de l'usage de ses sens ; quand il les eut repris , quand il eut attaché ses regards sur les yeux d'Astarté , qui se rouvroient avec une langueur mê-

lée de confusion & de tendresse,
 Ô Puissances Immortelles, s'écria-
 t-il, qui présidez aux destins des
 foibles humains me rendez-vous
 Astarté? En quel tems, en quels
 lieux, en quel état la revois-je! Il
 se jetta à genoux devant Astarté,
 & il attacha son front à la pous-
 sière de ses piés. La Reine de Ba-
 bylone le relève & le fait asseoir
 auprès d'elle sur le bord de ce
 ruisseau. Elle essuyoit à plusieurs
 reprises ses yeux dont les larmes
 recommençoient toujours à couler,
 reprenoit vingt fois des discours
 que ses gémissemens interrom-
 poient; elle l'interrogeoit sur le
 hazard qui les rassembloit & pré-
 venoit soudain ses réponses par
 d'au-

HISTOIRE ORIENTALE. III

d'autres questions; elle entamoit le récit de ses malheurs, & vouloit savoir ceux de Memnon.

Enfin tous deux ayant un peu apaisé le tumulte de leurs Ames, Memnon lui conta en peu de mots par quelle aventure il se trouvoit dans cette prairie: mais ô malheureuse & respectable Reine comment vous retrouvé-je en ce lieu écarté vêtue en esclave, & accompagnée d'autres femmes esclaves qui cherchent un Basilic pour le faire cuire dans de l'eau Rose par ordre du Médecin. Pendant qu'elles cherchent leur Basilic, dit la belle Astarté, je vais vous apprendre tout ce que j'ai souffert & tout ce que je pardonne.

ne au Ciel depuis que je vous re-
 vois. Vous savez que le Roi mon
 mari trouva mauvais que vous fus-
 siez le plus aimable de tous les
 hommes ; & ce fut pour cette
 raison qu'il prit une nuit la résolu-
 tion de vous faire étrangler, &
 de m'empoisonner. Vous savez
 comme le Ciel permit que mon
 petit Muet m'avertît de l'ordre du
 Roi ; à peine le fidele Cador vous
 eut-il forcé de m'obéir & de par-
 tir, qu'il osa entrer chez moi au
 milieu de la nuit par une issue Se-
 crete, il m'enleva & me condui-
 sit dans le Temple d'Orosmade où
 le Mage son frere m'enferma dans
 cette statue Colossale dont la ba-
 ze touche aux fondemens du Tem-
 ple,

ple, & dont la tête atteint la voute. Je fus là comme ensevelie, mais servie par le Mage, & ne manquant d'aucune chose nécessaire: Cependant au point du jour l'Apoticaire de sa Majesté entra dans ma chambre avec une potion mêlée de Jusquiame, d'Opium de Cigüe, d'Hellebore noire & d'Aconit & un autre Officier alla chez vous avec un laçet de soie. On ne trouva personne; Cadore pour mieux tromper le Roi feignit de venir nous accuser tous deux, il dit que vous aviez pris la route des Indes & moi celle de Memphis. On envoya des Satellites après vous & après moi.

Les Couriers qui me cher-

choient ne me connoissoient pas, Je n'avois presque jamais montré mon visage qu'à vous seul en présence & par ordre de mon Epoux. Ils coururent à ma poursuite sur le portrait qu'on leur avoit fait de ma personne. Une femme de la même taille que moi & qui peutêtre a de plus beaux traits s'offrit à leurs regards sur les frontieres de l'Egypte. Elle étoit éplorée, errante; ils ne douterent pas que cette femme ne fût la Reine de Babylone. Ils la menerent à Moabdar. Leur méprise fit entrer d'abord le Roi dans une violente colere : mais bientôt ayant considéré de plus près cette femme, il la trouva très belle & fut

fut consolé. On l'apelloit Marie. On m'a dit depuis que ce nom signifie en langue Egyptienne la belle Capricieuse; elle l'étoit en effet, mais elle avoit autant d'art que de caprice; elle plut à Moabdar, elle le subjuga, au point de se faire déclarer sa femme. Alors son caractère se dévelopa, tout entier; elle se livra sans crainte à toutes les folies de son imagination; elle voulut obliger le Chef des Mages qui étoit vieux & gouteux de danser devant elle, & sur les refus du Mage elle le persécuta violemment; elle ordonna à son grand Ecuyer de lui faire une Tourte de Confitures. Le grand Ecuyer eut beau lui représenter qu'il

n'étoit point patissier , il fallut qu'il fit la tourte , & on le chassa par ce qu'elle étoit trop brûlée. Elle donna la charge de grand Ecuier à son Nain , & la place de Chancelier à un Page. C'est ainsi qu'elle gouverna Babylone ; tout le monde me regrettoit. Le Roi qui avoit été assez juste jusqu'au moment où il avoit voulu m'empoisonner & vous faire étrangler , sembloit avoir noyé ses vertus dans l'amour prodigieux qu'il avoit pour la belle Capricieuse ; il vint au Temple le grand jour du feu sacré ; je le vis implorer les Dieux pour la belle Marie aux piés de la statue où j'étois renfermée ; j'élevai la voix , je lui criai , les
Dieux

Dieux refusent les vœux d'un Roi devenu Tyran, qui a voulu faire mourir une femme raisonnable pour épouser une extravagante. Moabdar fut confondu de ces paroles au point que sa tête se troubla. L'Oracle que j'avois rendu à la Tyrannie de Marie suffisoit pour lui faire perdre le jugement; il devint fou en peu de jours. Sa folie qui parut un châtiment du Ciel fut le signal de la révolte.

On se souleva, on courut aux armes. Babylone si longtems plongée dans une mollesse oisive devint le théâtre d'une guerre civile, affreuse. On me tira du creux de ma Statue & on me mit à la tête d'un parti. Cador courut à Mem-

phis pour vous ramener à Babylo-
ne. Le Prince d'Hircanie aprenant ces funestes nouvelles revint avec son armée faire un troisieme parti dans la Caldée; il attaqua le Roi qui courut au-devant de lui avec son extravagante Egyptienne. Moabdar mourut percé de coups. Marie la Capricieuse tomba aux mains du Vainqueur, mon malheur voulut que je fusse prise moi même par un parti Hircanien, & qu'on me menât devant le Prince précisément dans le tems qu'on lui amenoit Marie. Vous serez flatté sans doute en aprenant que le Prince me trouva plus belle que l'Egyptienne, mais vous serez fâché d'apprendre qu'il me destina à son Ser-

Serrail : il me dit fort résolûment que dès qu'il auroit fini une expédition militaire qu'il alloit exécuter, il viendrait à moi. Jugez de ma douleur, mes liens avec Moabdar étoient rompus, je pouvois être à Memnon & je tombois dans les Chaînes d'un Barbare, je lui répondis avec toute la fierté que me donnoient mon Rang & mes sentimens. J'avois toujours entendu dire que le Ciel attachoit aux personnes de ma sorte un caractère de Grandeur, qui d'un mot & d'un coup d'œil faisoit rentrer dans l'abaissement du plus profond respect, les téméraires qui osoient s'en écarter. Je parlois en Reine, mais je fus traitée

en Demoiselle suivante. L'Hircanien sans daigner seulement m'adresser la parole, dit à son Eunuque Noir que j'étois une impertinente, mais qu'il me trouvoit jolie : il lui ordonna d'avoir soin de moi, & de me mettre au Régime des Favorites afin de me rafraichir le teint, & de me rendre plus digne de ses faveurs pour le jour où il auroit la commodité de m'en honorer. Je lui dis que je me tuerois, il repliqua en riant qu'on ne se tuoit point qu'il étoit fait à ces façons là, & me quitta comme un homme qui vient de mettre un perroquet dans sa Ménagerie. Quel état pour la premiere Reine de l'Univers ? &, je dirai plus,

plus, pour un cœur qui étoit à Memnon? A ces paroles que la Reine prononçoit avec tendresse. Memnon se jetta à ses genoux & les baigna de larmes. Astarté le releva tendrement, & elle continua ainsi: Je me voyois au pouvoir d'un barbare, & rivale d'une folle avec qui j'étois renfermée: elle me raconta son aventure d'Egypte: je jugeai par les traits dont elle vous peignoit, par le tems, par le Dromadaire sur lequel vous étiez monté, par toutes les Circonstances que c'étoit Memnon qui avoit combattu pour elle: je ne doutai pas que vous ne fussiez à Memphis, je pris la résolution de m'y retirer. Belle Marie, lui dis-je, vous êtes beau-

beaucoup plus plaisante que moi;
 vous divertirez bien mieux que
 moi le Prince d'Hircanie, facilitez
 moi les moyens de me sauver,
 vous regnerez seule, vous vous
 rendrez heureuse, en vous déba-
 rassant d'une Rivale. Marie la Ca-
 pricieuse concerta avec moi les
 moyens de ma fuite. Je partis
 donc secrettement avec une Es-
 clave Egyptienne : j'étois déjà près
 de l'Arabie lorsqu'un fameux Vo-
 leur nommé Arbogad m'enleva, &
 me vendit à des Marchands qui
 m'ont amenée dans ce Château où
 demeure le Seigneur Ogul; il m'a
 achetée sans savoir qui j'étois.
 C'est un homme voluptueux, qui
 ne songe qu'à faire grande chere,
 &

& qui croit que Dieu l'a mis au monde pour tenir table; il est d'un embonpoint excessif qui est toujours prêt à le suffoquer; son Médecin qui n'a que peu de crédit auprès de lui quand il digere bien, le gouverne despotiquement quand il a trop mangé; il lui a persuadé qu'il le guériroit avec un Basilic cuit dans de l'Eau Rose. Le Seigneur Ogul a promis l'honneur de sa main à celle de ses Esclaves qui lui apporteroit un Basilic. Vous voyez que je les laisse s'empresse à mériter cet honneur, & je n'ai jamais eu moins d'envie de chercher ce Basilic que depuis que le Ciel a permis que je vous revisse.

Alors Astarté, & Memnon se di-

dirent tout ce que des sentimens longtems retenus & tout ce que leurs malheurs & leurs amours pouvoient inspirer aux cœurs les plus nobles & les plus passionnés, & les Génies qui président à l'amour, porterent leurs paroles jusqu'à la Sphere de Venus.

Les femmes rentrèrent chez Ogul sans avoir rien trouvé. Memnon se fit présenter à lui, & lui parla en ces termes ; Que la Santé immortelle descende du Ciel pour avoir soin de tous vos jours ; je suis Médecin ; j'ai accouru vers vous sur le bruit de votre maladie, & je vous ai apporté un Basilic cuit dans de l'Eau Rose. Ce n'est pas que je prétende vous épouser,
je

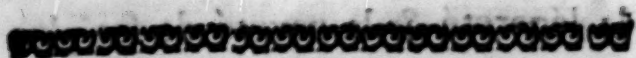
je ne vous demande que la liberté d'une jeune Esclave de Babylone que vous avez depuis quelques jours, & je consens de rester en esclavage à sa place si je n'ai pas le bonheur de guérir le magnifique Seigneur Ogul.

La proposition fut acceptée. As-tarté partit pour Babylone avec le domestique de Memnon en lui promettant de lui envoyer incessamment un courier pour l'instruire de tout ce qui se seroit passé. Leurs adieux furent aussi tendres que l'avoit été leur reconnoissance. Le moment où l'on se retrouve & celui où l'on se sépare sont les deux plus grandes E-poques de la vie, comme dit le grand livre du Zend. Memnon aimoit la

Reine autant qu'il le juroit ; & la Reine aimoit Memnon plus qu'elle ne le lui disoit. Cependant Memnon parla ainsi à Ogul ; Seigneur on ne mange point mon Bazilic ; toute sa vertu doit entrer chez vous par les pores ; je l'ai mis dans un petit Outre bien enflé & couvert d'une peau fine ; il faut que vous poussiez cet Outre de toute votre force & que je vous le renvoie à plusieurs reprises , & en peu de jours de régime vous verrez ce que peut mon art. Ogul, le premier jour , fut tout essouffé & crut qu'il mourroit de fatigue ; le second il fut moins fatigué , & dormit mieux. En huit jours il recouvra toute la force, la santé,

la légèreté & la gayeté de ses plus brillantes années. Vous avez joué au Balon & vous avez été sobre lui dit Memnon ; apprenez qu'il n'y a pas plus de Bazilies que de Griffons dans la Nature ; qu'on se porte toujours bien avec de la sobriété & de l'exercice , & que l'art de faire subsister ensemble l'intempérance & la santé est un art aussi Chimérique que la Pierre Philosophale , l'Astrologie judiciaire & tant d'autres.

Le premier Médecin d'Ogul sentant combien cet homme étoit dangereux pour la Médecine fit une cabale avec les Esclaves pour le faire périr ; mais pendant qu'on préparoit la perte de Memnon , il reçut un courier de la Reine Astarté.



CHAPITRE. XIII.

LA Reine avoit été regne à Babylone avec les transports qu'on a toujours pour une belle femme, qui a été malheureuse. Babylone alors commençoit à être plus tranquile; le Prince d'Hircanie avoit été tué dans un combat. Les Babyloniens vainqueurs déclarerent qu'Astarté épouserait celui qu'on choisiroit pour Souverain. On ne voulut point que la premiere place du monde qui seroit celle de mari d'Astarté & de Roi de Babylone dépendit des intrigues & des cabales; On jura de reconnoître pour Roi le plus vaillant

lant & le plus sage. Une grande Lice bordée d'Amphitéâtres magniquement ornés fut formée à quelques lieues de la Ville; les Combattans devoient s'y rendre armés de toutes pièces; chacun d'eux avoit derriere les Amphitéâtres un appartement séparé où il ne devoit être vu ni connu de personne.

Il falloit courir quatre Lances, & ceux qui seroient assez heureux pour vaincre quatre Chevaliers, devoient combattre ensuite les uns contre les autres de façon que celui qui resteroit le dernier, maître du champ, seroit proclamé vainqueur des jeux; il devoit revenir quatre jours après avec les mêmes armes & expliquer les Enigmes;

s'il ne devinoit pas ces Enigmes il n'étoit point Roi & il falloit recommencer à courir des Lances jusqu'à ce qu'on trouvât un homme qui fût vainqueur dans ces deux combats; car on vouloit absolument pour Roi le plus vaillant & le plus sage. La Reine pendant tout ce tems devoit être étroitement gardée, on lui permettoit seulement d'assister aux jeux, couverte d'un voile: mais on ne souffroit pas qu'elle parlât à aucun des prétendans afin qu'il n'y eût ni faveur ni injustice.

Voilà ce qu'Astarté faisoit savoir à Memnon espérant qu'il montreroit pour elle plus de valeur & d'esprit que personne: il partit

& pria Venus de fortifier son courage & d'éclaircir son esprit : il arriva sur le rivage de l'Euphrate la veille de ce grand jour. Il fit inscrire sa Devise parmi celles des Combattans , en cachant son visage & son nom , comme la Loi l'ordonnoit & alla se reposer dans l'appartement qui lui échut par le sort,

Son ami Cador qui étoit revenu à Babylone après l'avoir inutilement cherché en Egypte fit mettre dans sa Loge une armure complète que la Reine lui envoyoit : il lui fit amener aussi de sa part le plus beau Cheval de Perse. Memnon reconnut Astarté à ces Présens ; Son courage & son amour ;

en prirent de nouvelles forces & de nouvelles espérances.

Le lendemain la Reine étant venue se placer sous un dais de pierrieres, & les Amphitéâtres étant remplis de toutes les Dames & de tous les Ordres de Babylone, les Combattans parurent dans le Cirque. Chacun d'eux vint mettre sa devise aux piés du grand Mage. On tira au sort les devises de ceux qui commenceroient ce combat; celle de Memnon fut la dernière. Le premier qui s'avança étoit un Seigneur très riche, nommé Ito-bal, fort vain, peu courageux, très mal-adroit, & sans esprit. Ses domestiques l'avoient persuadé qu'un homme comme lui devoit être

être Roi, il leur avoit répondu, un homme comme moi doit regner : ainsi on l'avoit armé de pié en Cap : il portoit une Armure d'or émaillée de verd, un Panache verd, une lance ornée de rubans verds. On s'aperçut d'abord à la maniere dont Itobal gouvernoit son cheval, que ce n'étoit pas un homme comme lui, à qui le Ciel réservait le Sceptre de Babylone. Le premier Cavalier qui courut contre lui le desarçonna. Le second le renversa sur la croupe de son cheval, les deux jambes en l'air, & les deux bras étendus, Itobal se remit, mais de si mauvaise grace que tout l'Amphithéâtre se mit à rire. Un troiſie-

me ne daigna pas se servir de sa lance; mais en lui faisant une passe, il le prit par la jambe droite, & lui faisant faire un demi tour, il le fit tomber sur le sable. Les Ecuyers des jeux accoururent à lui en riant, & le remirent en selle. Le quatrieme Combattant le prend par la jambe droite & le fait tomber de l'autre côté. On le reconduisit avec des huées à sa Loge, où il devoit passer la nuit selon la Loi, & il disoit en marchant à peine, *quelle aventure pour un homme comme moi !*

Les autres Chevaliers s'acquiterent mieux de leur devoir: il y en eut qui vainquirent deux Combattans de suite; quelques-uns alle-

rent

rent jusqu'à trois, Il n'y eut que le Prince Otame qui en vainquit quatre. Enfin Memnon combattit à son tour; il desarçonna quatre Cavaliers de suite avec toute la grace possible, Il fallut donc voir qui seroit vainqueur d'Otame ou de Memnon. Le premier portoit des armes bleu & or, avec un Panache de même; celles de Memnon étoient blanches. Tous les voeux se partageoient entre le Cavalier bleu & le Cavalier blanc. La Reine à qui le coeur palpitait faisoit des prières au Ciel pour la couleur blanche.

Les deux Champions firent des passes & des caracoles avec tant d'agilité; ils se donnerent de si
beaux

beaux coups de lances ; ils étoient si fermes sur leurs arçons que tout le monde , hors la Reine , souhaitoit qu'il y eût deux Rois dans Babylo-
ne : enfin leurs chevaux étant lassés & leurs lances rompues , Memnon usa de cette adresse ; il passe der-
riere le Prince bleu , s'élance sur la croupe de son cheval , le prend par le milieu du corps , le jette à terre , se met en selle à sa place & caracole autour d'Otame étendu sur le sable ; tout l'Amphitéâtre crie victoire au Cavalier Blanc. Otame indigné se relève , tire son épée , Memnon saute de cheval le sabre à la main , les voilà tous les deux sur l'arene livrant un nouveau combat , où la force & l'a-

l'agilité triomphent tour à tour ,
les plumes de leurs casques , les
cloux de leurs brassards , les mail-
les de leur armure sautent en l'air
sous mille coups précipités : ils
frappent de pointe & de tail-
le ; à droite à gauche , sur la
poitrine , sur la tête , ils recu-
lent , ils avancent , ils se mesurent ,
ils se rejoignent , ils se saisissent ,
ils se replient comme des serpens ,
ils s'attaquent comme des Lions ;
le feu jaillit en éclairs des coups
qu'ils se portent ; enfin Memnon
ayant un moment repris ses esprits ,
s'arrête , fait une feinte , passe sur
Otame , le fait tomber le desarme ,
& Otame s'écrie ; ô Cavalier Blanc
c'est vous qui devez regner sur Ba-
bylone.

La

La Reine étoit au comble de sa joie; on reconduisit le Chevalier Bleu & le Chevalier Blanc chacun à leur Loge, ainsi que tous les autres; selon ce qui étoit porté par la Loi. Des Muets vinrent les servir & leur apporter à manger, on peut juger si le petit Muet de la Reine ne fut pas celui qui servit Memnon; ensuite on les laissa dormir seuls jusqu'au lendemain matin, que le Vainqueur devoit apporter sa devise au grand Mage & se faire reconnoître.

Memnon dormit quoiqu' amoureux, tant il étoit fatigué. Itobal qui étoit couché auprès de lui ne dormit point; il se leva pendant la nuit prit les armes blanches de
Mem-

Memnon avec sa devise & mit son armure verte à la place. Le point du jour venu il alla fierement au grand Mage déclarer qu'un homme comme lui étoit vainqueur ; on ne s'y attendoit pas ; mais il fut proclamé pendant que Memnon dormoit encore. Astarté surprise & le desespoir dans le cœur s'en retourna à Babylone. Tout l'Amphitéâtre étoit déjà vuide lorsque Memnon s'évéilla ; il chercha ses armes & ne trouva que cette armure verte, il étoit obligé de s'en couvrir, n'ayant rien, autre chose auprès de lui. Etonné & indigné il les endosse avec fureur : il avance dans cet équipage.

Tout ce qui étoit encore sur

L'Am-

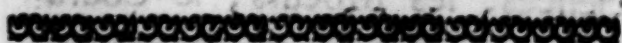
l'Amphitéâtre & dans le Cirque le reçut avec des huées, on l'entouroit, on lui insultoit en face. Jamais homme n'essuya des mortifications si humiliantes ; la patience lui échappa , il écarta à coups de faibre la populace , qui osoit l'outrager , mais il ne savoit quel parti prendre , il ne pouvoit voir la Reine ; il ne pouvoit réclamer l'armure blanche qu'elle lui avoit envoyée, c'eût été la compromettre ; ainsi tandis qu'elle étoit plongée dans la douleur il étoit pénétré de fureur & d'inquiétude ; il se promenoit sur les bords de l'Euphrate , persuadé que son Etoile le destinoit à être malheureux sans ressource, repassant dans son esprit

tou-

toutes les disgrâces depuis l'avanture de la femme qui haïssoit les Borgnes jusqu'à celle de son armure. Voilà ce que c'est, disoit-il, de m'être éveillé trop tard, si j'avois moins dormi je serois Roi de Babylone; je posséderois Astarté. Les Sciences, les Mœurs, le Courage n'ont donc jamais servi qu'à mon infortune,

Il lui échapa enfin de murmurer contre la Providence, & il fut tenté de croire que tout étoit gouverné par une destinée cruelle qui opprimoit les Bons & qui faisoit prospérer les Chevaliers Verds. Un de ses chagrins étoit de porter cette armure verte qui lui avoit attiré tant de huées. Un marchand

chand passa, il la lui vendit à vil prix & prit du marchand une Robe & un Bonnet long. Dans cet équipage il cotoyoit l'Euphrate, rempli de desespoir & accusant en secret la Providence qui le persécutoit sans relache.



CHAPITRE XIV.

IL rencontra en marchant un Hermite dont la Barbe blanche & vénérable lui descendoit jusqu'à la ceinture. Il tenoit en main un Livre qu'il lisoit attentivement. Memnon s'arrêta & lui fit une profonde inclination. L'Hermite le salua d'un air si noble & si doux que Memnon eut la curiosité de l'en-

l'entretenir. Il lui demanda quel livre il lisoit. C'est le Livre des destinées, dit l'Hermite, voulez vous en lire quelque chose? il mit le livre dans les mains de Memnon qui tout instruit qu'il étoit dans plusieurs langues ne put déchiffrer un seul caractère du livre. Cela redoubla encore sa curiosité. Vous me paroissez bien chagrin, lui dit ce bon Pere. Hélas que j'en ai sujet! dit Memnon. Si vous permettez que je vous accompagne, repartit le vieillard, peut-être vous serai-je utile: j'ai quelquefois répandu des sentimens de consolation dans l'ame des malheureux.

Memnon se sentit du respect pour l'air pour la barbe & pour le

livre de l'Hermite ; il lui trouva dans la conversation des lumières supérieures : L'Hermite parloit de la Destinée, de la Justice, de la Morale, du Souverain Bien, de la Foiblesse humaine, des Vertus & des Vices avec une Eloquence si vive & si touchante que Memnon se sentit entraîné vers lui par un charme invincible ; il le pria avec instance de ne le point quitter jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à Babylone. Je vous demande moi-même cette grace, lui dit le Vieillard ; Jurez par Orosmade, que vous ne vous séparerez point de moi quelque chose que je fasse. Memnon jura & ils marcherent ensemble.

Les

Les deux Voyageurs arriverent le soir à un Château superbe. L'Hermite demanda l'hospitalité pour lui & pour le jeune homme qui l'accompagnoit ; le Portier qu'on auroit pris pour un grand Seigneur les introduisit avec une espèce de bonté dédaigneuse ; on les présenta à un principal Domestique qui leur fit voir les appartemens magnifiques du Maître ; ils furent admis à sa table au bas bout sans que le Seigneur du Château les honorât d'un regard ; mais ils furent servis comme les autres avec délicatesse & profusion ; on leur donna ensuite à laver dans un Bassin d'or garni d'Emeraudes & de Rubis ; on les mena coucher dans

un bel appartement & le lendemain matin un domestique leur aporta à chacun une pièce d'or après quoi on les congédia. Le Maître de la maison, dit Memnon en chemin, me paroît un homme généreux ; quoiqu'un peu fier, il exerce noblement l'hospitalité. En disant ces paroles, il aperçut qu'une espèce de poche très large que portoit l'Hermite, paroissoit tendue & enflée ; il y vit enfin le Bassin d'or garni de pierreries que celui-ci avoit volé. Il n'osa d'abord en rien témoigner, mais il étoit dans une étrange surprise. Vers le midi l'Hermite se présenta à la porte d'une maison très petite où logeoit un riche Avare ; il y deman-

da

da l'hospitalité pour quelques heures. Un vieux Valet mal habillé le reçut d'un ton rude & fit entrer l'Hermite & Memnon dans l'Ecurie où on leur donna quelques Olives pourles de mauvais Pain & de la Bierre gâtée.

L'Hermite but & mennea d'un air aussi content que la veille, puis s'adressant à ce vieux Valet qui les observoit tous deux pour voir s'ils ne voloient rien & qui les pressoit de partir, il lui donna les deux pièces d'or qu'il avoit reçues le matin; & le remerciant de toutes ses attentions, je vous prie ajoutez-il, faites moi parler à votre Maître; le Valet étonné introduisit les deux Voyageurs. Magnifique Sei-

gneur, dit l'Hermite, je ne puis que vous rendre de très humbles graces de la maniere noble dont vous nous avez reçus; daignez accepter ce Bassin d'or comme un foible gage de ma reconnoissance. L'Avare fut prêt de tomber à la renverse. L'Hermite ne lui donna pas le tems de revenir de son saisissement; il partit au plus vite avec son jeune Voyageur. Mon Pere, lui dit Memnon, qu'est-ce que tout ce que je vois? vous ne me paraissez ressembler en rien aux autres hommes; vous volez un Bassin d'or garni de pierreries à un Seigneur qui vous reçoit magnifiquement, & vous le donnez à un Avare qui vous traite avec indig-
 nité?

gnité? mon fils, répondit le Vieillard, cet homme magnifique qui ne reçoit les étrangers que par vanité & pour faire admirer ses richesses deviendra plus sage; l'Avarice apprendra à exercer l'hospitalité, ne vous étonnez de rien, & suivez moi. Memnon ne savoit encore s'il avoit à faire au plus fou ou au plus sage des hommes, mais l'Hermite parloit avec tant d'ascendant que Memnon lié d'ailleurs par son serment ne put s'empêcher de le suivre.

Ils arriverent le soir à une maison agréablement bâtie, mais simple où rien ne sentoit ni la prodigalité ni l'avarice. Le Maître étoit un Philosophe retiré du monde qui

cultivoit en paix la Sagesse & la Vertu; il s'étoit plu à bâtir cette retraite, dans laquelle il recevoit les étrangers avec une noblesse qui n'avoit rien de l'ostentation; il alla lui même au devant des deux Voyageurs qu'il fit reposer d'abord dans un appartement commode: quelque tems après il les vint prendre lui même pour les inviter à un repas propre & bien entendu, pendant lequel il parla avec discrétion des dernières révolutions de Babylone; il parut sincerement attaché à la Reine & souhaita que Memnon eût combattu dans la Lince pour disputer la Couronne; mais les hommes, ajouta-t-il, ne méritent pas d'avoir un Roi comme

Mem-

Memnon. Celui-ci rougissoit & sentoît redoubler ses douleurs. On convint, dans la conversation qui les choses de ce monde n'alloient pas toujours au gré des plus sages, mais l'Hermite soutint qu'on ne connoissoit pas les voies de la Providence & que les hommes avoient tort de juger d'un tout dont ils n'apercevoient que la plus petite partie.

Enfin après un entretien aussi instructif qu'agréable, l'Hôte reconduisit ses deux Voyageurs dans leur appartement, en bénissant le Ciel qui lui avoit envoyé deux hommes si sages, & si vertueux; il leur offrit de l'argent d'une manière aisée & noble qui ne pouvoit dé-

déplaire. L'Hermite le refusa, & lui dit qu'il prenoit congé de lui comptant partir pour Babylone avant le jour. Leur séparation fut tendre. Memnon surtout se sentit plein d'estime & d'inclination pour un homme si aimable. Quand l'Hermite & lui furent dans leur appartement ; ils firent longtems l'éloge de leur Hôte. Le Vieillard au point du jour éveilla son camarade : il faut partir, dit-il, mais tandis que toute le monde dort encore, je veux laisser à cet homme un témoignage de mon estime pour lui.

En disant ces mots il prit un flambeau & mit le feu à la Maison. Memnon épouvanté jetta des cris, voulut l'empêcher de com-
mettre

mettre une action si affreuse. L'Hermite le prend par le bras & l'entraîne malgré lui ; vous avez fait serment de me suivre, il faut que vous me suiviez ; vous n'avez pas d'autre parti à prendre. Les Reproches la Colere ne servirent de rien à Memnon ; L'Hermite l'entraînoit par une force supérieure. La Maison étoit enflammée, l'Hermite qui étoit déjà assez loin avec son compagnon la regardoit brûler tranquillement. Voilà un homme bien heureux, disoit-il, il va trouver sous les ruines de sa maison un trésor immense qui le mettra pour toute sa vie en état d'exercer ses vertus,

Memnon confondu suivit cet étrange

trange Hermite à la dernière couchée; ce fut chez une Veuve charitable & vertueuse qui avoit un Fils unique de quatorze ans, plein d'agrémens & sa seule espérance. Elle fit du mieux qu'elle put les honneurs de sa maison, le lendemain elle ordonna à son Fils d'accompagner les Voyageurs, jusqu'à un pont qui étant rompu depuis peu étoit devenu un passage dangereux. Le jeune homme empressé marcha au devant d'eux. Quand ils furent sur le pont, venez, dit l'Hermite au jeune homme, il faut que je marque ma reconnoissance à votre mere, il le prend alors par les cheveux & le jette dans la rivière; l'Enfant tombe, reparoit
un

un moment sur l'eau, & est engouffré dans le torrent ; ô Monstre ! ô le plus scélérat de tous les hommes ! s'écria Memnon ; vous m'aviez promis plus de patience , lui dit l'Hermite en l'interrompant , apprenez que ce jeune homme auroit assassiné sa mere dans un an ; qui te l'a dit, Barbare , crioit Memnon ? & quand tu aurois lu cet événement dans ton Livre des destinées t'est-il permis de noyer un enfant qui ne t'a point fait de mal ?

Tandis que Memnon parloit, il aperçut que le vieillard n'avoit plus de barbe & que son visage prenoit les traits de la jeunesse ; son habit d'Hermite disparut ; quatre belles ailes couvroient un corps

Ma-

Majestueux & resplendissant de lumière. O Envoyé du Ciel ! ô Ange divin ! s'écria Memnon en se prosternant, tu es descendu de l'Empirée pour apprendre à un faible mortel à se soumettre aux Ordres éternels ; les hommes dit l'Ange Jesrad, jugent de tout sans rien connoître , tu étois celui de tous les hommes qui méritois le plus d'être éclairé : Memnon lui demanda la permission de parler : je me défie de moi même , dit-il , mais oserai-je te prier de m'éclairer sur un doute ? ne vaudroit-il pas mieux avoir corrigé cet enfant & l'avoir rendu vertueux , que de l'avoir noyé ? Jesrad reprit , s'il avoit été vertueux & s'il eut vécu, son
des-

destin étoit d'être assassiné lui même avec la femme qu'il devoit épouser , & le fils qui en devoit naître ; mais quoi , dit Memnon , il est donc nécessaire qu'il y ait des crimes & des malheurs : & les malheurs tombent sur les gens de bien ! les Méchans, répondit Jesrad, sont toujours malheureux, ils servent à éprouver un petit nombre de Justes répandus sur la terre ; & il n'y a point de mal dont il ne naisse un bien.

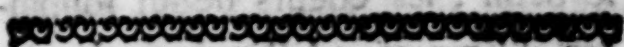
Mais , dit Memnon, s'il n'y avoit que du bien & point de mal ? alors, reprit Jesrad , cette terre seroit une autre terre, l'enchaînement des événemens seroit un autre ordre de Sagesse , & cet autre ordre qui seroit parfait, ne peut être que dans la de-

L

meure

meure éternelle de l'Etre Suprême de qui le Mal ne peut aprocher ; il a créé des millions de mondes , dont aucun ne peut ressembler à l'autre : Cette immense variété est un attribut de sa puissance immense, il n'y a ni deux feuilles d'arbres sur la Terre ni deux globes dans les Champs infinis du Ciel qui soient semblables , & tout ce que tu vois sur le petit Atome où tu es né , devoit être dans sa place & dans son tems selon les ordres immuables de celui qui embrasse tout , qui voit & qui fait tout. Les Hommes pensent que cet enfant qui vient de périr est tombé dans l'eau par hazard , que c'est par un même hazard que cet-

te maison est brûlée ; mais il n'y a point de hazard , tout est ou preuve , ou punition , ou récompense , ou prévoyance ; Foible Mortel ! cesse de disputer contre ce qu'il faut adorer. Mais , dit Memnon. Comme il disoit *mais* l'Ange prenoit déjà son vol vers la dixieme Sphere ; Memnon à genoux adora la Providence & se soumit : l'Ange lui cria du haut des airs prends ton chemin vers Babylone.



CHAPITRE XV.

MEmnon hors de lui même , & comme un homme , auprès duquel est tombé le tonnerre , marchoit au hazard. Il entra dans

Babylone le jour où ceux qui avoient combattu dans la Lice , étoient déjà assemblés dans le grand Vestibule du Palais pour expliquer les Enigmes , & pour répondre aux questions du grand Mage. Tous les Chevaliers étoient arrivés excepté l'Armure Verte.

Dèsque Memnon parut dans la Ville le peuple s'assembla autour de lui , les yeux ne se rassasioient point de le voir , les bouches de le bénir , les coeurs de lui souhaiter l'Empire. L'Envieux le vit passer frémit & se détourna , le peuple le porta jusqu'au lieu de l'assemblée. La Reine à qui on ap prit son arrivée fut en proie à l'agitation de la crainte & de l'espérance ,

tance, l'inquiétude la dévorait, elle ne pouvoit comprendre ni pourquoi Memnon étoit sans armes, ni comment Itobal portoit l'Armure Blanche. Un murmure confus s'éleva à la vue de Memnon, on étoit surpris, & charmé de le revoir, mais il n'étoit permis qu'aux Chevaliers qui avoient combattu de paroître dans l'assemblée; j'ai combattu comme un autre, dit-il, mais un autre porte ici mes Armes, & en attendant que j'ai l'honneur de le prouver je demande la permission de me présenter pour expliquer les Enigmes; on alla aux voix, sa réputation de probité étoit encore si fortement imprimée dans les esprits qu'on

ne balanço pas à l'admettre.

Le Grand Mage proposa d'abord cette question ; Quelle est de toutes les choses du monde , la plus longue & la plus courte , la plus prompte , la plus lente , la plus divisible & la plus étendue , la plus négligée & la plus regrettée , sans qui rien ne se peut faire , qui absorbe tout ce qui est petit , & qui vivifie tout ce qui est grand ?

C'étoit à Itobal à parler , il répondit qu'un homme comme lui n'entendoit rien aux Enigmes & qu'il lui suffisoit d'avoir vaincu à grands coups de lance : les uns disent que le mot de l'Enigme étoit la fortune , d'autres la terre , d'autres la lumière ; Memnon dit
que

que c'étoit le tems ; rien n'est plus long , ajouta-t-il , puisqu'il est la mesure de l'éternité , rien n'est plus court puisqu'il manque à tous nos projets , rien n'est plus lent pour qui attend , rien de plus rapide pour qui jouit , il s'étend jusqu'à l'infini en grand , il se divise jusque dans l'infini en petit ; tous les Hommes le négligent , tous en regrettent la perte , rien ne se fait sans lui , il fait oublier tout ce qui est indigne de la postérité ; & il immortalise les grandes choses.

L'assemblée convint que Memnon avoit raison , il devina toutes les autres Enigmes avec la même facilité. Itobal disoit toujours que rien n'étoit plus aisé & qu'il en se-

roit venu à bout tout aussi facilement, s'il avoit voulu s'en donner la peine. On proposa des questions sur la Justice, sur le Souverain Bien, sur l'Art de regner. Les réponses de Memnon furent jugées les plus solides. C'est bien dommage, disoit-on, qu'un si bon esprit soit un si mauvais Cavalier.

Illustres Seigneurs, dit Memnon, j'ai eu l'honneur de vaincre dans la Lice, c'est à moi qu'appartient l'Armure Blanche. Itobal jugea apparemment qu'elle lui seroit mieux que la Verte, je suis prêt de lui prouver d'abord devant vous avec ma Robe & mon Epée contre toute cette belle Armure Blanche qu'il m'a prise pendant mon sommeil,

que

que c'est moi qui ai eu l'honneur de vaincre le brave Otame.

Itobal accepta le défi avec la plus grande confiance, il ne doutoit pas qu'étant casqué, cuirassé, brassardé, il ne vînt aisément à bout d'un Champion en Robe. Memnon tira son Epée en saluant la Reine qui le regardoit pénétrée de joie & de crainte. Itobal tira la sienne en ne saluant personne; il s'avança sur Memnon comme un homme qui n'avoit rien à craindre; il étoit prêt de lui fendre la tête, Memnon sut parer le coup en opposant ce qu'on appelle le fort de l'épée au foible de celle de son adversaire, de façon que l'épée d'Itobal se rompit. Dans le moment

Memnon saisissant son ennemi au corps le renversa par terre & lui portant la pointe de son épée au défaut de la cuirasse laissez vous desarmer, dit-il, ou je vous tue.

Itobal toujours surpris des disgraces qui arrivoient à un homme comme lui, laissa faire Memnon qui lui ôta paisiblement son casque, sa cuirasse, ses beaux brassards, ses cuissards, s'en revêtit, & courut dans cet équipage se jeter aux genoux, d'ASTARTE'. Cadon prouva aisément que l'Armure appartenoit à Memnon il fut reconnu Roi d'un consentement unanime & sur tout de celui d'Astarté, qui goûtoit après tant d'adversités, la douceur de voir son Amant, reconnu digne d'être

d'être son Epoux. Itobal alla se faire appeler Monseigneur dans sa maison. Memnon fut Roi & fut heureux, il avoit présent à l'esprit ce que lui avoit dit l'Ange Jesrad, il se souvenoit même du grain de sable devenu Diamant. La Reine & lui adorèrent la Providence; Memnon laissa Marie la capricieuse courir le monde; il envoya chercher le Brigand Arbogad, auquel il donna un grade honorable dans son armée avec promesse de l'avancer aux premières dignités, s'il se comportoit en vrai Guerrier, & de le faire pendre s'il faisoit le métier de Brigand. Sétoc fut appelé du fond de l'Arabie pour être à la tête du Commerce de Babylone.

Cador

Cador fut placé selon son Mérite
 & chéri selon ses Services. Ni la
 belle Sémire ne se consoloit d'avoir
 cru que Memnon seroit Borgne ;
 ni Azora ne cessoit de pleurer d'a-
 voir voulu lui couper le Nez ; il a-
 doucit leurs douleurs par des Pré-
 sents. L'Envieux se vit hors de
 portée d'être envieux de Memnon,
 mais il fut enfin puni pour d'autres
 méchancetés. L'Empire jouit de la
 paix, de la gloire, & de l'abon-
 dance, ce fut le plus beau Siécle
 de la terre ; elle étoit gouvernée par
 la Justice & par l'Amour ; On bé-
 nissoit Memnon, & Memnon bé-
 nissoit le Ciel.

F I N.



